

105-1984

## Sommaire

---

	Pages
<i>L'Euchariste est mémoire</i> Jean Debruyne .....	4
<i>Pentecôte, printemps de l'Esprit</i> Pontigny 1984 .....	7
<i>Errances... espérances...</i> André Bousquié .....	12
<i>Courants religieux d'aujourd'hui</i> Paul Houée .....	15
<i>Premières étapes d'un itinéraire</i> Alain Le Négrate .....	32
<i>Chemins pour une expérience de Dieu</i> Jacques Sommet .....	35
<i>Nuit de Pâques 83 à Nzali</i> Philippe Plantevin .....	47
<i>Avec les « damnés de la terre » apprendre à dire Dieu (Cameroun)</i> Jean-Marc Ela .....	50
<i>Informations - actualités</i> Bernard Boudouresques .....	56

# *L'Eucharistie est mémoire*

*La mémoire  
pour nous  
c'est apprendre par cœur.*

*La mémoire, c'est se rappeler  
les règles de grammaire  
l'orthographe  
les ensembles  
les triangles  
ou la géographie.*

*La mémoire  
pour nous  
c'est se souvenir.*

*Mais les souvenirs  
sont de vieilles choses :  
les musées sont pleins de souvenirs.*

*Moi, je garde des cailloux en souvenir,  
je garde de vieux tickets en souvenir,  
je garde les étiquettes en souvenir.  
J'ai ramené des souvenirs de vacances.*

*Mais tous ces souvenirs  
ne sont que des objets.  
Ils prennent la poussière,  
ils se cassent,  
ils se perdent  
et je finis par les oublier.*

*Les photos aussi sont des souvenirs,  
mais les photos ne bougent pas :  
elles sont mortes  
comme les choses.  
Sur la photo,  
les gens sont devenus des choses,  
ils ne bougent pas,  
ils ne respirent pas,  
ils sont figés comme des statues.*

*Sur la photo, le temps s'arrête.  
J'ai toujours cinq ans sur la photo,*

je fais une grimace,  
et la grimace est comme une fleur séchée.  
La photo est immobile.  
Elle ne vit pas.

Nos souvenirs sont de vieilles choses.  
Notre mémoire  
est une grande armoire à souvenirs.

Les ordinateurs aussi ont une mémoire,  
c'est comme un grand magasin  
de souvenirs.

Mais les ordinateurs  
ont une mémoire de machine,  
les ordinateurs n'ont pas de cœur.  
Les ordinateurs  
sont comme des boîtes bien rangées.  
Ils gardent tout ce qu'on range dedans,  
mais les ordinateurs  
n'inventent jamais rien.  
La mémoire des ordinateurs  
fait ce qu'on lui dit de faire.

Dieu,  
Lui,  
a une autre mémoire.

Il ne se souvient pas seulement  
des vieilles choses.  
Il ne garde pas seulement des souvenirs,

Il ne se souvient pas seulement du passé.

Dieu, Lui, se souvient du futur.  
La mémoire de Dieu  
se rappelle  
ce qui ne s'est pas encore passé  
et elle le fait arriver.  
La mémoire de Dieu  
fait arriver le passé.  
La mémoire de Dieu,  
c'est l'avenir.  
Nos souvenirs sont derrière nous,  
la mémoire de Dieu est devant.

A l'Eucharistie,  
en faisant le geste du pain  
et le geste du vin,  
les prêtres disent les paroles de Jésus :  
« Faites cela en mémoire de moi... »

Pour faire mémoire de Lui,  
Jésus ne nous demande pas  
de raconter de vieilles histoires.  
Il ne nous demande pas  
de remuer de vieux souvenirs.  
Jésus nous appelle  
à inventer l'avenir.

Dans l'Eucharistie,  
« faire mémoire », c'est rendre présent.  
« Faire mémoire »,  
c'est rendre Jésus présent.

*Non pas seulement se souvenir de Jésus  
mais le rendre présent,  
vivant !*

*Quand l'Eucharistie fait mémoire,  
demain est déjà arrivé,  
l'avenir est déjà là,  
Jésus est déjà de retour.  
Quand l'Eucharistie fait mémoire,  
ceux qui ne sont pas là sont déjà là,  
ceux qui sont partis sont déjà revenus,  
ceux qui sont absents sont avec nous,  
ceux qui viennent du passé  
nous ont rejoints,  
ceux qui étaient morts sont vivants,  
ceux qui étaient loin sont présents.*

*« Faire mémoire »  
lève toutes les barrières,  
renverse tous les murs,  
saute toutes les distances,  
bouleverse toutes les années.  
Quand l'Eucharistie fait mémoire,  
la mort et la résurrection de Jésus  
sont là,  
avec nous.  
Nous y sommes,  
nous y sommes tous ensemble.*

*Nos yeux ne le voient pas,  
mais notre cœur ne se trompe pas.  
La mort et la résurrection de Jésus  
nous arrivent,  
elles nous arrivent à nous,  
nous y participons, nous y sommes  
aujourd'hui.*

*Quand l'Eucharistie fait mémoire,  
la grande fête du bout du monde  
est déjà arrivée.  
Déjà l'avenir est au milieu de nous,  
déjà  
nous sommes tous ensemble avec Dieu,  
déjà c'est le grand bal heureux,  
déjà c'est la grande fête de Dieu,  
déjà Dieu  
nous invite à danser son amour.*

*Dieu notre Père  
regarde son Fils avec tendresse  
et, en regardant Jésus,  
il nous reconnaît tous...*

*L'Eucharistie fait mémoire,  
c'est déjà arrivé  
et la fête commence !*

# Pentecôte, Printemps de l'Esprit

## *Pontigny 1984*

Dès le début de la Mission de France,  
Pentecôte fut un grand moment.  
Les équipes se rassemblaient  
pour accueillir la démarche de Pentecôte  
qui les poussait à repartir marcher aux rythmes du Monde.

*Au début du monde,  
Le Souffle du Seigneur,  
L'Esprit créateur  
Planait sur les eaux,  
Couvrait le chaos.*

Etonnante année 1941... l'Europe s'installe dans la drôle de guerre. Elle alimente un brasier de feu et de sang qui s'étendra de Stalingrad à Hiroshima. En même temps l'Esprit de Dieu fait émerger du chaos et des ténèbres, des initiatives pleines d'espérance.

Après quelques mois d'occupation les Français les plus courageux se réveillaient. Et les meilleurs prenaient des risques pour l'avenir. Coup sur coup surgirent alors les initiatives les plus diverses, mais aussi les plus convergentes, comme si l'Esprit Saint en ces heures humainement désespérées, voulait donner raison à l'archevêque de Paris qui cherchait partout, avec obstination, les « germes de la résurrection ».

Après les premiers mouvements de Résistance, naissent « Témoin Chrétien », clandestin, et son fameux cahier : « France, prends garde de perdre ton âme ! ». Dans les campagnes d'Ile-de-France un dominicain, le père Epagneul, devant les besoins spirituels du monde rural, sent mûrir en lui le désir de fonder les Frères Missionnaires des Campagnes. Le curé de Saint-Sulpice de Favières, l'abbé Boulard, publie un petit livre novateur sous des apparences de grande sagesse : « L'art d'être curé de campagne ». A Marseille un disciple du père Lebrez — qui vient de fonder « Economie et Humanisme » — s'embauche comme docker : le père Loew sera un des premiers prêtres-ouvriers. Au même moment l'abbé Godin, que nous retrouverons bientôt, s'installe rue Ganneron, dans une modeste chambre de louage. Avec Y. Daniel ils font des projets pour l'évangélisation de Paris. A Ivry, une assistante sociale, Madeleine Delbrel, découvre la spiritualité de « Nous autres, gens des rues ». Dans le même sens, de nouveaux contemplatifs, les Petits Frères de Foucauld avec le père Voillaume et les Frères de Taizé, prennent modestement leur place dans l'Eglise. Une équipe fraternelle de Fils de la Charité échafaudait dans une paroisse de la périphérie — le Sacré Cœur du Petit Colombes — un plan de sept ans pour la déchristianisation des banlieues. Déjà se regroupaient des prêtres, des religieux et quelques évêques, belges et français, passionnés pour des célébrations vivantes, prélude à la fondation du Centre de Pastorale liturgique...

Lorsqu'on prend conscience de ce faisceau de recherche, de fondations, d'espérances, quand on se souvient de ce qui mûrissait en même temps dans les camps de prisonniers, on découvre que cette année 1941 est comme un phare dans la nuit : une grande « *résistance spirituelle* » se mettait en place ; un *grand élan apostolique* se cristallisait.

*Le Souffle du Seigneur  
L'Esprit Créateur  
Fait l'homme nouveau.*

« Qui n'a pas connu les années 1946-1947 du catholicisme français a manqué un des plus grands moments de l'histoire de l'Eglise » dira un dominicain bien connu.

Pour le monde ouvrier, 1947, c'est l'année des grandes grèves d'automne. Elles se multiplient de Marseille à Lille, de Bordeaux à Lyon, sans oublier Paris. On comptera plus de trois millions de grévistes.

A la M.D.F. et ailleurs, *l'heure est à la découverte*, celle qui marque le plus est celle de la condition ouvrière et du mouvement ouvrier. La classe ouvrière est un peuple, une patrie débordant les frontières des Etats. Elle a son histoire et sa perception des choses. Elle est structurée de l'intérieur par des organisations et des courants de pensée, où le Parti communiste et le marxisme tiennent une place importante. Pour lui annoncer l'Evangile, on comprend qu'il faut être situé non seulement dedans mais au cœur de ce qu'elle a de meilleur et qui exprime sa conscience collective : dans le mouvement ouvrier. La JOC, puis l'ACO qui vient de naître, font en même temps les mêmes découvertes.

Deux prêtres de la banlieue parisienne, dont un au travail, composeront cette complainte du monde ouvrier à l'Eglise :

*« Ma mère est une princesse lointaine.  
Je suis né dans un atelier.  
Ma mère ne sait pas ma langue.  
Je suis un étranger chez elle ».*

Une partie de l'Eglise de France est secouée d'un frisson juvénile. A Lisieux, on chante :

*« Un pays nouveau se profile  
Dans le brouillard des mers lointaines.  
Un pays nouveau sort de terre,  
Au matin d'une ère inconnue ».*

Cent cinquante séminaristes sont entassés dans l'Ermitage. Cette communauté bouillonnante d'enthousiasme, ce rassemblement d'hommes aguerris aux dures réalités de la vie, crie l'appel de notre monde, frémit de l'immense clameur des peuples dispersés. Ils sont des pionniers, prêts aux départs comme leur Père dans la foi, Abraham :

*Nous partirons sur l'inconnu des grandes routes.  
Nous entrerons au cœur des doutes, au cœur des hommes*

Leurs mains accrochées au ciment de la foi, cherchent dans la nuit et la peine la faille du printemps.

Un artiste, un sculpteur aura l'audace de tailler dans un vieux tronc d'arbre, une Vierge enceinte, une Vierge au ventre proéminent. Si on prie Marie, Reine du monde entier on la vénère aussi avec tendresse comme Maman Marie, comme Marie, Epouse de l'Esprit. Expressions significatives que les hommes qui changent l'hiver en printemps, attendent toujours la naissance du Sauveur.

*Esprit, toi seul es notre espoir,  
Demain quand la nuit tombera,  
Pour ne rien perdre dans le noir  
Ton Amour seul pèsera.*

Cet S.O.S. lancé à l'Esprit en 1950, révèle que l'euphorie des jeunes années de la Mission laisse entrevoir que le disciple n'est pas au-dessus du Maître et que la petite voie de l'Evangile sera obligatoirement un chemin de Croix.

Deux ans plus tard, au moment où est annoncé le départ du Père Augros, d'autres expressions manifestent cette conscience lucide :

*« La tempête fait rage, l'enfer est déchainé.  
Si nous sommes sans aide, nous sommes submergés.  
Le Souffle de l'Esprit ramènera le beau temps ».*

Les événements vont alors se précipiter. En juillet 1949, paraît le décret du Saint Office sur le communisme. En 1950, au rapport présenté par le cardinal Feltrin à la demande de Rome, le cardinal Ottaviani répond par une critique sévère et en interdisant l'année suivante tout recrutement de nouveaux prêtres ouvriers. Puis c'est la mise à l'écart des théologiens de Fourvière. Le séminaire de la Mission de France, transporté à Limoges après le remplacement du Père Augros, est fermé en 1953 à la suite du rapport d'un visiteur du Saint Office. Le 23 septembre, l'ordre d'arrêt des prêtres ouvriers est signifié par le Nonce à 26 évêques et supérieurs. Les prêtres ouvriers doivent quitter l'usine pour le 1<sup>er</sup> mars 1954.

1954, année cruciale s'il en fut pour l'Eglise de France. Dans cette atmosphère de crise, les prêtres et les séminaristes de la Mission de France sont eux-mêmes déchirés, se sentant solidaires, par toutes les fibres de leur être, du destin des prêtres ouvriers. Beaucoup n'arrivent pas à croire que le coup qui a frappé ces derniers ne concerne pas l'ensemble de la Mission.

Malgré ces déceptions, ces déchirements, on croit plus que jamais à l'action de l'Esprit. Le dialogue entrepris avec Lui depuis le début a changé de ton. Hier, avec des accents virils et sur une musique un peu triomphale, on le glorifiait en ces termes :

*Esprit de puissance,  
Ta force éclatante  
Force de charité  
Fait naître l'unité  
Esprit par Toi nous sommes forts  
Et nous vaincrons la mort.*

Maintenant, l'Esprit est perçu comme le Père des pauvres, le consolateur des affligés. L'invocation à l'Esprit va prendre une dimension universelle, celle de l'Eglise s'adressant à l'Esprit de Dieu :

*« Ouvre mes portes, Esprit de Dieu  
Que je libère ton message ».*

Des hommes meurtris dans leurs projets par les décisions romaines, se mettent en quelque sorte dans la peau de l'Eglise pour implorer l'Esprit :

*Esprit, Toi qui es Charité,  
Regarde mes enfants par milliers,  
Des noirs, des Jaunes et des Blancs  
Tous ces pauvres par milliers,  
Que je ne peux plus aimer.  
Esprit, Toi qui es pauvreté,  
Aide-moi à revivre la Croix,  
Et donne-moi un cœur de pauvre,  
Un cœur qui puisse enfin aimer,  
Comme toi seul, tu sais aimer.*

Voilà une des traditions de la M.D.F., celle des jeunes années. Il y en aura d'autres, celle de Pontigny marquée par la guerre d'Algérie, celle de Fontenay au lendemain de mai 68, celle qui s'écrit aujourd'hui par les Pâques à l'Aube, Assise... *Le rassemblement de Pentecôte 84 ouvre un dialogue entre ces générations, pour un nouveau DEPART. Les tentes et le chapiteau qui nous abriteront ne sont que provisoires.*

# *Errances... Espérances...*

**André Bousquié**

*J'ai toujours farouchement voulu rester à la base, un salarié, un « dépendant ». Je n'ai jamais cherché à « jouer les gros bras » par rapport à mes chefs, en montant en épingle leurs insuffisances par exemple. Mais j'ai toujours défendu avec passion ma dignité d'homme. J'ai refusé aussi de me mettre en avant au milieu des copains de travail. Quand je regarde en arrière, je sais que j'ai suivi l'inclination la plus profonde de mon être ; et ce n'est pas par peur des responsabilités. C'est un choix : dans les grands chantiers du Bâtiment et des Travaux Publics, les hommes à la base sont durement traités. On leur demande d'être seulement de dociles exécutants. Je ne voulais pas être amené à entrer dans un tel jeu. Certes, un chef d'équipe peut humaniser les relations dans son équipe ; il peut aider l'un ou l'autre, moins gâté par la vie, à tenir sa place, etc. Mais en fin de compte son rôle est de répercuter des ordres et de les faire exécuter sans faire de sentiment, sans tenir compte des personnes. Si je peux moi-même supporter un ordre injuste, il m'aurait été impossible et il m'est toujours impossible de le faire peser sur d'autres.*

*J'ai vécu une vie de salarié atomisée. Dans le Bâtiment et les travaux publics, nous sommes dispersés en petites équipes, sur des chantiers éloignés. A la fin des travaux, les équipes sont disloquées. J'ai vécu aussi l'agonie et la mort de certains services de l'entreprise, tel celles du service canalisations, survenues fin 1981; sans que cela suscite la moindre protestation. Triste souvenir ! La plupart des copains licenciés ont été réembauchés ailleurs, dans une filiale de la société. Evidemment les conditions leur étaient bien moins favorables. Quant à moi, je fus envoyé dans le Languedoc et, d'un certain côté, ce fût une chance : celle d'un re-départ... malgré l'âge — 56 ans — et la difficulté de re-faire mes preuves. J'arrivais sur un chantier comme un inconnu, un étranger, et sans références : après un long passé de travail, je n'étais même pas chef d'équipe... ni délégué. Du côté des copains, l'accueil fût sympa. Je constatai une fois encore — et avec joie — la grande et rude fraternité dans le bâtiment et les Travaux Publics. Par contre, l'encadrement me regardait avec curiosité, scepticisme : je ne devais pas être un travailleur compétent, et par dessus le marché, on me savait prêtre ouvrier. Que de colères rentrées devant des attitudes à mon égard pleines de soupçons !*

*Quittant Fos pour le Languedoc, ce déplacement géographique, devait s'accompagner pour moi d'une autre errance. Doué d'un tempérament plutôt optimiste et d'une capacité d'adaptation assez bonne, je ne savais pas encore ce qu'était la solitude. J'étais « habitué ». Par le Seigneur, par ma famille et mes amis, par la Mission de France et les copains de travail... En conversation permanente avec les uns et les autres. Et puis... baisse de tonus : l'agonie du service canalisations, la mort de ma mère, la dispersion des copains prêtres ouvriers (pour de nouvelles missions, l'un participe à la fondation d'une équipe au Brésil, l'autre accepte la responsabilité de la formation des futurs prêtres)... Ces événements me tombaient dessus au moment où le vieillissement était pour moi une réalité difficile à supporter. Je me retrouvais seul.*

*Mon âme (quel autre mot pourrais-je employer pour nommer le plus profond de l'être : ce qui en fait l'unité, le tient debout) mon âme donc, un désert : plus de conversation intérieure : mes frères, mes amis comme des étrangers : obligé à des efforts considérables pour garder les relations. Bref, c'était la dépression avec la fatigue sournoise qui vous abat, et l'impossibilité de se reprendre en main ; une angoisse enveloppante à propos de tout et de rien, dès que quelque chose sort de l'ordinaire, et même la panique (le mot n'est pas trop fort) à la perspective de me retrouver seul, le week-end.*

*Cette épreuve physique, psychologique et morale eût une dimension spirituelle. Il y a une dizaine d'années, je parlais d'absence de Dieu en ce sens que, dans la conscience de mes copains, je ne trouvais aucune référence à Dieu, aucune espérance en Lui. Et voilà qu'il m'était donné de vivre moi-même son absence. Je ne me compare pas à la petite Thérèse de Lisieux ; mais l'image qu'elle employait traduit bien ce que j'ai éprouvé : « La foi, ce n'est plus un voile pour moi ; c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux ». Quel vide ! Ma vie... pour rien, pour personne. Une vie devenue sans importance, sans signification. Je continuais à participer aux réunions d'équipe et de région. Pourtant notre recherche et nos réflexions (ministère, militance... thème qui m'avaient préoccupé, mobilisé) me paraissaient inactuelles et même insignifiantes.*

*C'est dans ce contexte, après un faux espoir de départ en retraite anticipée, que je suis parti dans le Languedoc, comme je le disais précédemment. J'ai « repris le balluchon ». A la fois comme un défi sur le plan humain et comme un appel du Seigneur. Un défi, en effet. A cette époque, j'affirmais que je me sentais capable de me « remettre en selle ». Au dedans de moi, ce n'était pas la même assurance. Je suis parti avec crainte et tremblement, ne sachant pas si je tiendrais le coup... Et je fais mieux que tenir le coup ! Un appel : partir à la manière d'Abraham, dans l'inconnu. Et voilà que Dieu sort de son mutisme, ou plutôt que mes oreilles s'ouvrent et que je l'entends. Le désert reverdit ; les hommes et les choses, reprennent leur profondeur ; tout reprend couleur d'espérance. C'est pour moi un regain de jeunesse.*

*Oh ! bien sûr toute nuit n'est pas pour autant totalement dissipée. Je sais que l'angoisse peut resurgir. Les jours printaniers, malgré les gelées matinales et les giboulées de mars, portent dans leurs bourgeons le soleil et les moissons de l'été.*

*Dans les débuts de la Mission, nous chantions : « ...par les chemins qu'il lui plaira ». Mon itinéraire, comme celui de beaucoup d'autres, manifeste à mes yeux à quel point il n'y a pas de Mission sans « voyage », sans exode. Un voyage à la rencontre des autres, de l'Autre. Dieu s'est senti chez lui dans un peuple de nomades, dans un peuple qui a vécu des exils successifs, toujours en quête de La Terre Promise. Dans la mouvance des grands chantiers d'aujourd'hui, dans une vie commune avec des hommes exilés, déracinés, nous avons la chance de ne pas pouvoir nous « installer »... et c'est bien, me semble-t-il, une des conditions de la foi.*

# Courants religieux d'aujourd'hui <sup>(1)</sup>

Paul Houée \*

Toute force religieuse, tout courant spirituel a une signification sociale : il s'inscrit dans un milieu, dans un jeu de valeurs dont il émane. Il a un impact social, une certaine projection de la société vers laquelle il tend. Le spirituel n'est jamais neutre, ne peut jamais être complètement isolé de son contexte social.

Au préalable, je voudrais prendre quelques précautions pour bien situer le sens de mon intervention, et le lieu d'où je parle, dans un domaine délicat où l'on investit profondément et parfois avec passion. J'interviens en tant que sociologue : le sociologue n'a pas vocation à scruter les reins et les cœurs, à analyser les motivations les plus profondes de chacun, mais à en observer les traductions concrètes, les comportements collectifs, les paroles et les organisations qui les traduisent. L'analyse sociologique n'est qu'une analyse parmi d'autres, qu'il convient de confronter à celles d'autres disciplines, en particulier, l'approche psychologique (2).

Les sciences humaines ne sauraient réduire la réalité spirituelle vécue à ce qu'elles observent et expliquent. Mais l'expérience spirituelle ne peut plus faire l'économie de ces analyses. Elle y gagne en purification, en authenticité. Il lui faut accepter l'ascèse de l'analyse qui démystifie, qui débarrasse l'expérience religieuse de beaucoup de conditionnements psychologiques, sociaux, culturels, pour en dégager l'essentiel, le feu qui la brûle.

\* Prêtre sociologue, animateur de Bretagne Espérance et Solidarité.

(1) Le Centre Lebrat, 39, bd. St-Germain, qui a publié cet article dans son mensuel « Foi et Développement » (janv. 84), lui a conservé son caractère d'intervention orale faite en Bretagne (Saint-Malo) à l'occasion d'une session sur Religion et Modernité.

(2) Lire Godin (A.). *Psychologie des expériences religieuses*. Paris, Centurion, 1981, 278 p.

J'interviens aussi en tant que chrétien, prêtre ayant participé à des titres et à des degrés divers, à plusieurs expériences communautaires heureuses ou malheureuses. La grille de lecture ici proposée résulte aussi de ces engagements personnels, des observations accumulées depuis des années, des confrontations avec de nombreux spécialistes des sciences religieuses en France et à travers le monde. Peu à peu, des convergences apparaissent, une décantation s'opère.

Enfin, cette grille d'analyse privilégie les expériences religieuses de chez nous. Notre christianisme le plus régional, le plus personnel se vit désormais aux dimensions de la planète, à l'heure des médias et des grands brassages mondiaux. Il faudrait analyser les formes de spiritualité orientale, hindoue, la montée en puissance de l'Islam, les courants animistes africains et toute cette prolifération de sectes, de syncrétismes. Le renouveau spirituel s'exprime de multiples manières qu'on ne peut isoler : toutes ces formes visibles ou larvées s'organisent en quelques grands réseaux. Le spirituel a aussi ses multinationales. S'agissant du seul christianisme, il est facile de retrouver, jusque dans nos groupes de prières ou de réflexions les plus proches, soit l'influence nord américaine du réarmement moral, soit l'influence sud américaine de mouvements de libération.

Ces précautions prises, la réalité religieuse d'aujourd'hui, chez nous et dans le monde, peut s'analyser en trois grands courants. Chacun de ces courants est ambivalent, est sollicité par deux pentes, deux significations sociales différentes : le courant religieux peut être facteur d'intégration sociale au risque de l'aliénation ; il peut être au contraire facteur de dépassement et de libération.

	<i>Intégration</i>	<i>Libération</i>
<i>religion populaire</i>	<i>religion fonctionnelle</i>	<i>religion historique</i>
<i>religion militante</i>	<i>religion idéologique</i>	<i>religion prophétique</i>
<i>religion spiritualiste</i>	<i>religion piétiste</i>	<i>religion mystique</i>

## Religion populaire

A l'heure où d'un peu partout on cherche à restaurer, sinon à recréer la religion populaire après l'avoir longtemps critiquée, il est intéressant d'en souligner la signification sociale : religion de l'intégration ou religion du dépassement.

## ***Religion fonctionnelle***

L'expérience spirituelle même la plus profonde et la plus haute s'enracine dans le vieux terreau de l'aventure humaine, dans ce vieux fond de religiosité qui est partie constitutive de l'expérience, de la genèse humaine, aussi bien individuelle que collective.

### ***a) La religion, besoin fondamental de l'homme.***

L'homme d'aujourd'hui, comme celui d'hier et de toujours, fait l'expérience de l'infini de ses désirs, de la finitude de ses moyens, de sa vie. Il est constamment affronté à sa fragilité, à l'angoisse devant son propre mystère, devant l'ordre des choses, le cours de la vie et de la mort, le sens de son destin, l'amour, la relation à la nature et aux autres, son incapacité congénitale à satisfaire son besoin de vivre, son appétit de bonheur, bref les questions fondamentales de toute existence humaine.

N'ayant pas encore trouvé les clés du savoir scientifique et des pouvoirs techniques, l'humanité a longtemps vécu à l'âge « théologique et métaphysique » (A. Comte) où le mystère humain est expliqué par des causalités extra-terrestres. Les ethnologues, anthropologues, sociologues et psychanalystes ont parfaitement démonté tous ces mécanismes de sublimation, de projection et de protection, par lesquels l'homme de toujours cherche à calmer ses anxiétés et à contenir les forces qui le dépassent. L'homme sacralise les forces qui le dominent, les transforme en mythes explicatifs qu'il personnalise ensuite en divinités placées aux origines de l'espèce, de la nation, de la tribu. Devant son impuissance et son mystère, l'homme se forge un Dieu providence qui explique tout l'inexplicable, qu'il cherche à se concilier par des pratiques de dévotion, de sacrifice, et dont il attend la solution immédiate à ses problèmes, à son désir de bonheur.

Cette conscience d'un sacré qui comble les vides, calme les craintes, exauce les désirs, se ravive surtout dans les phases de changement intense, quand l'ordre établi se dérobe et que les repères habituels ne suffisent plus : changements de saison, grandes étapes de la vie, période de mutation personnelle ou collective. L'homme inquiet crée des rites pour joindre l'absolu qui le fonde et lui garantit un avenir (3).

Ces pratiques ressurgissent surtout dans les périodes d'instabilité comme celle que nous vivons : quand tout va bien, on se fie au gestionnaire ; quand tout se brouille, on s'en remet aux dieux tutélaires : Inch'Allah.

(3) Cazeneuve. *Les rites et la condition humaine*. Paris, PUF.

La science, le Siècle des Lumières a cru longtemps pouvoir exorciser l'homme de toutes ces explications magiques, de ces recours extra-terrestres, en apportant une vision objective, rationnelle, programmée de l'aventure humaine. Après des siècles d'obscurantisme, on allait enfin tout expliquer, tout programmer. Or nous savons aujourd'hui les limites de la science et les cauchemars qu'elle engendre. Parvenu au sommet de sa puissance, l'homme prométhéen se prend à trembler. De l'écart croissant entre la progression des innovations scientifiques et la capacité d'adaptation de l'homme, naît l'angoisse contemporaine. Les sciences de la nature ont cru tout expliquer ; les sciences humaines ont cru percer le mystère de l'homme. Mais elles n'aboutissent qu'à un univers désabusé, « désenchanté » (M. Weber). L'humanité post-industrielle, post-scientifique se cherche de nouvelles raisons d'espérer, de nouvelles brèches à l'horizon de ses certitudes informatisées. Tout se passe comme si toute une partie de l'univers se concentrait en un vaste pôle de rationalité, épris d'analyses rigoureuses et de programmations infaillibles, laissant à la périphérie une zone d'imaginaire, de hasard et d'irrationnel qui se concentre à son tour, se venge d'avoir été refoulée, ignorée. Ce n'est pas sans doute par hasard si la Californie, où se concentre le plus grand rassemblement de laboratoires, de savants, de recherches de pointe, est aussi la région du monde où surgissent le plus de sectes, de nouvelles croyances religieuses. En France, c'est sans doute dans le monde des techniciens, des informaticiens, des jeunes formés à la logique des sciences, que fleurissent le plus les divers bourgeons du renouveau spirituel. Pour conduire sa vie, l'homme moderne, marqué par une logique simplificative, a besoin d'une compétence technologique et de quelques certitudes élémentaires, morales ou religieuses, conçues comme des paramètres qu'on accepte sans discuter. La société programmée a besoin de quelques convictions aussi élémentaires que possible pour fonctionner.

Ce besoin d'un minimum de certitudes pour vivre est d'autant plus urgent que nous sommes en panne d'espoir et de civilisation. Les grandes idéologies du Libéralisme et du Socialisme ont sombré l'une après l'autre et on ne voit guère apparaître de solution de rechange. L'Occident en particulier, contesté du dehors par la montée d'autres civilisations muettes jusqu'alors, ébranlé du dedans par son incapacité à donner des raisons de vivre, se prend à douter de lui-même. Nous sommes dans les basses eaux de l'espérance, dans un contexte de morosité, de vieillissement, voire de désespérance collective. Les institutions religieuses semblent en retard d'une révolution, cherchent à résoudre les défis de l'An 2000 par la préservation des institutions et des codes moraux de la « Belle Epoque ». De là, l'éparpillement des jeunes générations à la recherche d'un ailleurs, de l'exotisme et du syncrétisme de toutes les expériences spirituelles à travers la planète. Dans le bazar pieux du prêt-à-consom-

mer spirituel, il est difficile de démêler ce qui est exploitation commerciale, drogue d'un moment, quête du Dieu vivant.

### *b) La religion, sacralisation de l'ordre social et force d'intégration.*

Si la religion est nécessaire pour répondre aux questions sans réponse de l'homme de toujours, elle est tout aussi nécessaire au fonctionnement de la société. Depuis Durkheim, les études sociologiques n'ont cessé de démontrer ces mécanismes d'intégration par en haut, « ces garants méta-sociaux » (A. Touraine). Pour vivre, durer, surmonter ses conflits et mobiliser ses énergies disparates, une société a besoin de lois, de modèles fondés sur un ordre transcendant, sur une volonté supérieure qui l'explique et la fonde. Le pouvoir établi a besoin d'être absolutisé, hors de portée de la contestation (4). Le groupe a besoin d'un berger qui a reçu de Dieu mission de conduire le troupeau, au prix d'une obéissance sans appel. Le monarque très chrétien est de droit divin, l'empereur se fait sacré, l'ayatollah est le bras de Dieu. Ce besoin de sacralisation est d'autant plus vif que la société est menacée, secouée en ses fondements.

La croissance accélérée de nos économies, l'impuissance des valeurs d'hier à résoudre les défis d'aujourd'hui et la fragilité de valeurs nouvelles n'ayant pas encore fait leurs preuves, le grand brassage mondial des peuples et des cultures, le repliement de chaque groupe, de chaque tribu sur ses acquis et ses droits, le cloisonnement, la complexité des rapports, souvent l'incapacité des dialogues et des arbitrages, engendrent partout la montée de violences, au moment où l'humanité est de plus en plus condamnée à vivre dans une interdépendance sans cesse élargie aux dimensions de la planète et pénétrant des domaines toujours plus intimes de l'existence. D'où le danger de la vie à deux niveaux : la passivité collective, le désengagement social, la « hof génération », à côté de repliements en de petits groupes affinitaires, chaleureux, dont on attend tout.

Pour refaire un tissu social, restituer une société à elle-même et lui redonner une unité créatrice, la ferveur d'une grande célébration est plus efficace qu'une répression policière ou qu'une directive administrative. Toute société a besoin de temps forts pour célébrer sa mémoire collective, ressouder son identité en retrouvant son passé, ses symboles, ses grands événements, ses grands hommes, ses racines historiques. Tout pouvoir, même laïc, a besoin de hauts lieux, de références, de liturgie, de « grand-messes » pour se faire reconnaître et souder un peuple. Une ère nouvelle s'inaugure par un pèlerinage au Panthéon. Il fallait l'appel de Dieu pour lancer les

(4) Cosmao (V.). *Changer le monde. Paris, Cerf.*

masses iraniennes contre l'armée du Shah, mais quand le pouvoir religieux devient sans partage, il devient la pire des oppressions. Au cours de l'Histoire, à travers nos croisades et nos guerres saintes, combien de millions d'hommes, combien de peuples et de cultures ont été exterminés au nom d'un Dieu, qui n'était que l'instrument des puissants, que la sacralisation de tous les ordres et désordres établis.

Chez nous comme ailleurs, Dieu nous préserve des ayatollahs !

### ***Religion historique***

Alors la religion, la spiritualité est-elle fondamentalement l' « opium du peuple », la force qui cimente les groupes divisés par les luttes, étouffe les opprimés, démobilise les énergies au nom d'un au-delà qui dispense de remettre en cause l'aujourd'hui ? Quand on est lié à César, on ne peut que ménager le monde existant et promettre pour l'au-delà un monde tout autre.

Mais il arrive aussi des temps forts, des moments historiques où la foi cristallise la conscience et l'espérance de tout un peuple. Le spirituel devient la force de résistance, de cohérence et de sursaut de groupes dominés qui n'ont plus que l'espérance pour lutter et survivre. Leur confiance en un Dieu qui les reconnaît, les valorise pour trouver leur espace de respiration, de rêve même, pour reprendre pied dans l'étouffement du présent. Comment ne pas penser ici à la Pologne, qui trouve dans sa ferveur spirituelle le seul moyen de surmonter la désespérance collective, de survivre comme peuple au milieu des contraintes qui l'étouffent et de l'absence de toute perspective crédible de la libération prochaine ? Je ne connais pas assez la Pologne pour percevoir la profondeur et le sens de cette religion de la résistance et de l'épreuve. Mais il est dangereux de voir face à face pouvoir spirituel et pouvoir d'état dans une société civile désagrégée.

Je connais par contre l'expérience des communautés de base du Brésil. Toutes proviennent du monde populaire, celui des villages du Nordeste, des banlieues et des favelas, d'un monde de pauvres écrasés par les puissances d'argent et du pouvoir. Ce peuple s'est tourné spontanément vers la religion pour y puiser la force de son combat et « la voix des sans-voix ». Mais la mutation est grande. On est passé d'une religion de la consolation individuelle et de la consolidation sociale à une religion de libération qui dénonce tous les fatalismes, les injustices, les oppressions. Les sectes et les groupes piétistes ont rapidement occupé le champ laissé libre par l'Eglise. Ils proposent partout leurs certitudes et leur évasion à l'écart des enjeux et des conflits

actuels. La démarche des communautés est toujours la même : partir de la réalité vécue, exprimée par le peuple avec ses situations d'injustice et ses luttes, les « mille métiers, mille misères » de la vie quotidienne. Cette réalité collective est aussitôt confrontée à la Parole de Dieu, un Dieu qui se compromet avec son peuple, lui révélant sa tendresse et sa force de libération ; un Dieu qui veut une terre disponible et habitable pour tous les hommes, tous frères puisque fils du même Père ; un Dieu qui veut que personne ne manque de l'essentiel. La Bible, découverte dans un regard de pauvre, devient le miroir qui révèle la réalité, la force de cohésion qui soude l'exigence d'un engagement total de tous les opprimés.

Cette religion populaire est historique, d'abord parce qu'elle est ponctuée d'événements, de ruptures qui lancent le peuple en avant de lui-même, à travers l'Exode, la Captivité, les événements de Pâques et de Pentecôte. Historique aussi en ce sens qu'elle rend chaque personne, chaque peuple responsable, acteur de son propre devenir. Il faudrait lire toute la Bible comme une immense pédagogie par laquelle Dieu arrache lentement son peuple à une religion fonctionnelle et close, avec ses rites, ses privilèges, ses idoles, pour l'engager dans une marche en avant toujours risquée, sans cesse à faire et à refaire, au nom d'une fidélité d'amour. Alors, le destin devient destinée. Le fatalisme est remplacé par la longue marche dans laquelle tout un peuple se forge en forgeant son histoire. C'est dans cet Exode qu'il découvre le Dieu de l'Alliance et en vérifie la fidélité.

La religion populaire n'est plus l'explication magique et la résignation, mais la mémoire et l'expression d'un peuple en cheminement vers la Terre Promise et vers son Dieu. A la conférence de Puebla (1979), les évêques d'Amérique latine ont décidé de repartir de la religion populaire pour l'élargir, la revitaliser, l'évangéliser sans cesse. La religiosité populaire est un ensemble de valeurs qui, avec sagesse chrétienne, répond aux grandes interrogations de l'existence. Le bon sens populaire catholique est fait de capacité de synthèse pour l'existence... Cette sagesse est un humanisme chrétien qui affirme radicalement la dignité de tout être comme fils de Dieu, instaure une fraternité fondamentale, apprend à rencontrer la nature comme à comprendre le travail, et donne des raisons de vivre dans la joie, même au milieu des duretés de l'existence. Cette sagesse est aussi pour le peuple un principe de discernement, un instinct évangélique qui lui fait percevoir spontanément quand l'Évangile est le premier servi dans l'Église, ou quand il est vidé de son contenu et asphyxié par d'autres intérêts (5).

Alors, on voit des prêtres, des agents de la pastorale s'engager dans les religions afri-

(5) Conférence de Puebla. Construire une civilisation de l'amour. Paris, Centurion, 1980.

caines et indiennes, dans les manifestations de religiosité pour y saisir l'âme du peuple, en dégager les valeurs, les attentes, les semences d'une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui. Cette démarche est aussi celle d'un J.M. Ela (6) dans ses villages du Cameroun, ce qu'il appelle « la pastorale du grenier », celle aussi des théologiens du Tiers-monde qui n'ont pas fini de nous bousculer et de nous surprendre. Il faut être plongé dans le quotidien d'un peuple avec ses souffrances, ses luttes et ses espoirs, pour s'en faire l'exégète, traduire en théologie et spiritualité ce qui est d'abord l'expérience d'une communauté de vie. Il faut un cœur de pauvre au cœur des masses pour comprendre et vivre le Magnificat.

## Religion militante

Les motivations et conduites religieuses, dans leur dimension sociale, ne concernent pas que les masses, que les grands agrégats sociaux. Elles mettent aussi en mouvement des minorités plus conscientes, plus actives, qui cherchent à entraîner les masses, parfois au point de s'en détacher ou d'être marginalisées. Cette religion militante présente deux aspects : une religion idéologique quand la force spirituelle devient élément d'un système ; une religion prophétique quand elle vient au contraire relativiser tout système.

### *Religion idéologique*

Je ne ferai qu'évoquer ici la dérive de beaucoup de militants chrétiens depuis les années 1950 et surtout depuis mai 1968. Beaucoup s'étaient engagés dans l'action militante au nom de leur foi et s'étaient dégagés de la religion de chrétienté. Ils ont découvert l'exigence, le sérieux de l'engagement syndical, politique, la nécessité d'une grille d'analyse. Beaucoup se laissent fasciner par le Marxisme qui devient leur nouvelle croyance. Ils y découvrent de nouveaux dogmes, la lutte des classes, le salut prolétarien, une nouvelle Eglise : le parti. Ils transfèrent leur soif d'absolu dans leur engagement, leur option idéologique. Ils sont entrés en politique comme en religion, déformant la première et perdant souvent la seconde. Manquant de formation théolo-

(6) Ela (J.-M.). *Le cri de l'homme africain*. Paris, L'Harmattan, 1980, 175 p. *Voici le temps des héritiers*. Paris, Karthala, 1981, 271 p. *L'Afrique des villages*. Paris, Karthala, 1982, 228 p.

gique aussi bien que de maturité politique, ils mélangent tout, font de la religion une politique et de la politique une religion. La foi en Jésus Christ devient une idéologie parmi d'autres, un moteur auxiliaire pour le changement du monde. Jésus Christ n'est plus que Jésus de Nazareth, un leader révolutionnaire, un prophète assassiné, victime des puissants et des contradictions de son temps, dont le message libérateur nous parvient, refroidi par toutes les structures qui ont voulu le prolonger. Quant à la résurrection, que signifie-t-elle autrement qu'un symbole ? Dieu, pour quoi faire ? Ne rêvons pas d'au delà ; c'est aujourd'hui qui est à changer et cela suffit à nos tâches d'hommes. Prier devient une hygiène mentale, un temps de repos. L'Eglise devient une institution que l'on accepte quand elle est du bon côté, que l'on critique et l'on renie quand elle est une force sociale compromise avec les puissants ou refusant de se compromettre avec les forces du progrès.

Je signalerais pour mémoire que les militants de gauche ou des gauchismes n'ont pas le monopole de cette dérive. Depuis longtemps, les partis de droite et d'extrême droite ont annexé Dieu pour défendre leurs causes. Ils ont mobilisé le Christ Roi, le Sacré Cœur, la Vierge de Fatima, Jeanne d'Arc, saint Louis, saint Michel et bien d'autres pour défendre l'ordre, la famille, la patrie et surtout la sacro-sainte propriété.

## ***Religion prophétique***

Autant une religion close s'adresse aux individus et aux peuples en termes moraux, dogmatiques et piétistes, en sacralisant l'ordre et le désordre établi, autant une religion ouverte en espérance rend à César ce qui est à César, mais seulement ce qui revient à César. Elle désacralise ses pouvoirs et ses savoirs imposés, relativise les contraintes d'un moment au nom d'un Absolu toujours à venir. Remontant sans cesse de pourquoi en pourquoi, de finalité en finalité, elle est la force qui engage à changer le monde actuel au nom du monde attendu. Au niveau des personnes et des peuples cimentés par la même faim d'infini, elle est un appel à la libération totale, à l'élan prophétique, à la solidarité universelle. Toute découverte scientifique, toute innovation culturelle devient rapidement système et dogmatisme, sinon appareil d'encadrement, d'endoctrinement pour suppléer l'élan initial qui s'est refroidi ou que l'on a dévié. Toute étape de développement libérateur fait reculer certaines contraintes, mais en suscite rapidement de nouvelles. Elle s'enlise dans la croissance économique à tout prix, dans la suffisance culturelle ou le fonctionnement bureaucratique, si le feu d'une espérance ne vient sans cesse élargir les horizons, faire éclater toutes les mystifications, les confiscations au nom d'un sens ultime. Pour se délivrer de ses idoles et de ses aliénations renaissantes, l'homme a besoin de l'appel d'un au delà qui

soit un « en avant » de l'Histoire. De libérations en libérations, il ne s'épanouit qu'en se dépassant par une transcendance.

Un peuple plus que tout autre a vécu la fragilité, l'ambivalence de nos espoirs humains, le drame de l'homme toujours livré aux mêmes risques, sans réponse parce qu'il croit trouver la réponse en lui-même. Mais il a expérimenté dans son histoire la réponse offerte à son attente, la rencontre d'une tendresse infinie, plus forte que toutes les pesanteurs et les infidélités. Quant la Terre promise s'établit en royaume comme les autres, quand Israël subit la tentation de la puissance et de l'installation, sans cesse des prophètes interviennent pour secouer les idoles, les puissants qui écrasent le pauvre et l'opprimé, les prêtres gérants et garants d'un ordre social sacralisé ; pour annoncer une terre nouvelle de justice et de communion ; pour entraîner tout le peuple vers plus de liberté et de fidélité. Ces prophètes sont intensément liés à la vie de leur peuple ; ils proviennent de tous les milieux sociaux. Leur parole n'est pas un message reçu en bloc d'une vision d'en haut. Mais elle jaillit des profondeurs de leur foi et de l'analyse qu'ils font, à la lumière de cette foi, des conditions d'injustice et d'asservissement dans lesquelles vivent la plupart de leurs compatriotes. Témoins du Dieu de l'Alliance qui veut une terre pour tous, ils n'hésitent pas à s'opposer aux classes dirigeantes, à prendre le parti du pauvre au risque de leur vie. Et quand tout semble avoir échoué, quand Israël n'est plus qu'un couloir d'armées d'occupation et de religions importées, un petit reste, « les pauvres de Yahvé », maintient l'attente de la Promesse ; elle va culminer dans une pauvre artisanne d'un village méprisé de Galilée, dont le Magnificat est sans doute le plus beau chant prophétique, libérateur et spirituel qui se soit élevé de la terre des hommes.

Aujourd'hui encore, à la suite de Jésus de Nazareth, Seigneur ressuscité, des hommes se lèvent un peu partout, porteur d'un souffle prophétique, d'une espérance en acte. Ils sont capables d'apporter une Bonne Nouvelle aux pauvres, parce qu'en même temps, ils n'hésitent pas à dénoncer les injustices, les aliénations, les idoles de notre temps ; et cela au risque de leur vie. « J'ai vu la misère de mon peuple ; j'ai entendu le cri que lui arrachaient ses exploités ; j'ai résolu de le libérer » clament aussi certains pasteurs d'Amérique latine, d'Afrique et d'ailleurs. Nous avons eu la chance de rencontrer certains de ces vrais prophètes profondément enracinés dans leurs communautés de base, en solidarité concrète avec leur peuple, militants de base ou évêques prestigieux du Brésil, ce « continent de l'espérance ». Solidaires de tous les droits et combats pour l'homme, ils annoncent en acte le mystère pascal, source de la libération et de la communion totales, à partir des réalités vécues quotidiennement par un peuple de pauvres.

S'il leur arrive d'emprunter tel ou tel élément de l'analyse marxiste ou autre, leur élan

vient de beaucoup plus loin et va beaucoup plus loin. Ils n'ont aucune solution politique ou économique à dicter, ni démocratie chrétienne, ni socialisme chrétien, mais une exigence évangélique fondamentale envers tout régime quel qu'il soit. Leur apport est celui de Pierre au boiteux de Jérusalem ; « je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne, au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche » (Act. 3, 6). Prends ton problème en charge avec d'autres et mets toi en marche. Celà, ils le font au risque de leur vie. « Si l'on me tue, je ressusciterai dans la lutte de mon peuple » écrivait Mgr Romero, quelques semaines avant d'être assassiné. Parce que, dans le service et l'écoute des pauvres, ils se sentent proches de Dieu, parce qu'ils sont totalement donnés à leur peuple, ils n'ont plus rien à perdre, rien à craindre. Ils ont vaincu la peur de mourir. « Une oreille à l'écoute de mon peuple, l'autre de la parole de Dieu, je chemine avec assurance ».

## Religion spiritualiste

Après avoir proclamé un peu rapidement la mort de Dieu, voici que de partout, on parle du « retour du spirituel » comme d'une donnée de cette fin de millénaire. S'agit-il d'une mode passagère surgissant de tant d'illusions et d'idéologies déçues, du soubresaut d'une chrétienté en déclin ou de l'annonce d'une autre façon de vivre spirituellement et humainement ? Ces courants spiritualistes sont tellement différents, instables et flous qu'il est bien difficile de les analyser avec rigueur et de leur prévoir un avenir. Reprenant notre grille d'analyse en termes de signification sociale, je serai tenté d'opposer des spiritualismes piétistes et un spiritualisme mystique.

### *Religion piétiste*

#### *a) Les origines sociales.*

Les provenances de ces courants peuvent paraître assez diverses : anciens militants gauchistes ou autres, déçus par la politique partisane et qui brûlent maintenant ce qu'ils ont adoré... jeunes chrétiens ou autres, à la recherche d'un ailleurs, d'un sens à leur vie... chrétiens lassés, agacés par les remises en cause incessantes, les abstractions et les élaborations des mouvements d'Action catholique, heureux de revenir en chrétienté.

Plusieurs analyses plus précises tant en France qu'en Amérique du Nord permettent de mieux situer le milieu où se recrutent ces courants. Sur 117 personnes enquêtées dans une communauté de jeunes, 80 % ont un niveau égal ou supérieur au baccalauréat, 65 % ont pour référence les classes moyennes et supérieures, alors qu'ils proviennent souvent du monde agricole, artisanal ou commerçant. Ce sont avant tout des groupes en transition, en recherche de promotion sociale. Parmi les adultes, beaucoup de travailleurs sociaux, mais aussi des cadres, techniciens, ingénieurs, informaticiens qui ont besoin de compenser par une chaleur affective et quelques certitudes fondamentales l'univers desséchant et froid de leurs ordinateurs et de leur profession. Les trois quarts de ces jeunes sont pratiquants comme leurs parents : 60 % proviennent de l'enseignement libre, globalement d'un monde de chrétienté et 68 % sont hostiles à un glissement de l'Eglise à gauche.

Il s'agit donc d'un monde de jeunes que les études ont souvent coupé du milieu familial et qui aspirent à des professions supérieures, tout en redoutant ce monde conformiste, de jeunes qui viennent habituellement de la chrétienté et cherchent un cadre communautaire. Tout ceci dans un univers désarticulé, anonyme, incertain de ses lendemains, impuissant à proposer des raisons de vivre... dans une Eglise incertaine elle aussi, face à une chrétienté ébranlée, à des paroisses artificielles, à des mouvements catholiques intellectuels et idéologiques, à un appareil d'Eglise qui tarde à prendre en compte les aspirations des nouvelles générations.

Face à toutes ces carences, les courants spiritualistes semblent s'organiser à deux niveaux : au niveau individuel et au niveau de petits groupes, au risque d'être récupérés par d'autres forces.

### *b) Une spiritualité subjectiviste.*

Devant la société éclatée et solitaire où nous vivons..., dans ce monde sans âme où l'on est tiraillé de partout et jamais pris en compte dans la totalité de son être..., dans ce monde épris de rationalité et de programmation où l'individu est réduit à ses aspects quantifiables, codés, la subjectivité se venge d'être ignorée. D'introspections en introspections, aidés de quelques emprunts sommaires de psychologie américaine (Rogers notamment) ou de techniques asiatiques, on s'en va à la recherche de son moi profond, idéalisé, consolidé par sa relation intime avec le Dieu dans lequel on se projette. Il y a confusion de la subjectivité et de l'intériorité, alors qu'il s'agit de deux démarches inverses. La subjectivité est projection du moi et de ses désirs sur le monde et les autres. L'intériorité est accueil des autres, dialogue et souvent confrontation avec le noyau central de la personne et de son projet. Ce moi profond, ou plutôt le surmoi bien connu des psychanalystes, est conçu comme un océan de paix, à l'abri

des conflits internes, des pressions et des contraintes externes. Ce moi est d'autant plus idéalisé et valorisé qu'il est difficile à atteindre. Dans notre société disloquée, fonctionnelle, la personne a du mal à se structurer, à trouver sa cohésion, son autonomie, sa propre régulation et croissance, le sens de la vie. D'où la tentation de confondre l'instance psychologique et l'instance spirituelle,... d'attendre d'une force spirituelle dans laquelle on se projette une réponse aux problèmes intérieurs, psychologiques, que l'on ne peut résoudre par soi-même. On croit rencontrer Dieu dans une expérience intense, émotive, soudaine. On ne rencontre que l'image que l'on a de Dieu et finalement de soi-même. L'être adolescent a besoin de ces mécanismes de sublimation pour se construire. « Dieu m'a fait la grâce de... », autant d'expressions qui expriment le sentiment d'une expérience immédiate et totalisante qui s'apprécie à l'intensité de bien être et d'unité enfin trouvée. Comment discerner s'il s'agit de la rencontre du Dieu vivant qui se révèle très rarement de manière immédiate, d'un processus d'élaboration ou de défense de la personne, ou de l'illusion subjective d'un moment ? Car le spirituel a aussi ses maladies, ses déviations, ses drogues, quand il est débrayé du reste de la réalité. On croit compenser par un survoltage spirituel ce qui est un déracinement social ou un manque de maturité psychologique.

### *c) Une spiritualité fusionnelle.*

Dans notre monde étouffant de froideur, d'organisation et de rationalité, les hommes sont assoiffés de petites communautés chaleureuses où ils soient reconnus dans la globalité de leur être..., où ils puissent exprimer leurs aspirations en toute spontanéité, dans la nostalgie de la famille perdue. Alors se forment de petites communautés conviviales ou de grands rassemblements communautaires. Là un berger, un père ou une mère spirituelle, qui a reçu directement de Dieu mission de conduire le troupeau, apporte certitude et sécurité, par des pratiques fusionnelles qui éliminent tout sens critique et tout recul..., qui évacuent tout conflit, par l'intériorisation de quelques catéchismes élémentaires d'autant plus forts qu'ils sont simplifiés, enseignés avec l'autorité du témoignage et chargés d'affectivité, à l'écart des médiations sociales, intellectuelles, théologiques. A quoi bon, puisque le Saint-Esprit a été donné au berger et à ceux qu'il choisit pour enseigner le bien et le mal, le vrai et le faux ! Devant de pareilles références, c'est la logique du tout ou rien : « tu ne peux pas comprendre si tu n'entres pas totalement dans la démarche ».

En de grandes célébrations et mises en scènes splendides, où tout paraît spontané, unanime, mais en fait savamment orchestré, les participants sont invités à se laisser convertir, façonner pour se recevoir de la communauté, hommes nouveaux pour une cité nouvelle. Cela me rappelle étrangement les techniques de l'action psychologique

héritées de la guerre du Vietnam, où il fallait « découper l'individu », le déstructurer avant de le refaçonner selon les normes de la société à construire. Il s'agit de revenir dans le sein communautaire, dans le maternage spirituel pour redevenir enfants tout neufs, prêts à aller porter partout la grâce du renouvellement. Ces jeunes missionnaires ont la fascination, le prosélytisme, sinon l'intolérance et l'impatience des « communautés des derniers temps ». Ils sont les noyaux d'où ressurgira l'Eglise de demain, la société de communion, de grande fraternité universelle d'où seront exclus les injustices, les dominations. Tous les dosages existent dans ce monde chantant : depuis le petit groupe qui se réunit de temps en temps pour réchauffer sa foi et son unité dans la diversité des insertions professionnelles... la session hautement spirituelle où l'on vient oublier les misères du temps, se consoler de ses privilèges sans oser en regarder les raisons..., mais aussi les groupes bardés de la certitude d'être les meilleurs, les envoyés de Dieu pour sauver ce monde de péché..., les pratiques d'intolérance et d'exclusion en des communautés homogènes et nivellantes. Le christianisme lui aussi n'est pas exempt de sectes : le ferment s'aigrit rapidement s'il n'est pas rebrassé sans cesse dans la pâte humaine.

#### *d) Groupes spirituels et société globale.*

Ces groupes effervescents et ardents ne peuvent longtemps rester en marge des Eglises et des pouvoirs établis.

S'agissant de l'Eglise catholique, son attitude est surtout de grande prudence, faite de méfiance envers ces formes qu'elle n'a pas instituées, qui confondent spirituel et psychologique, ont des pratiques totalisantes sinon totalitaires. Mais elle accorde aussi intérêt et parfois attente sympathiques envers ces groupes fervents, qui ignorent la critique, la contestation, l'action politique, qui rivalisent de loyalisme et de volonté de service envers l'Eglise, qui pourraient bien fournir les relèves de demain. Dans le contexte de Restauration qui se dessine, ces groupes deviendront-ils des confréries, des associations parfaitement intégrées dans l'Eglise à côté d'autres mouvements à vocation plus apostolique, ou au contraire des institutions qui viseront à l'hégémonie, à la réforme de l'Eglise, ou des sectes marginales ? Cela dépendra de l'évolution de ces courants, de l'attitude de l'Eglise, de l'environnement social et politique.

Assez souvent, de tels courants spiritualistes se font récupérer par les puissances d'argent. On sait les fortunes de Moon et de certaines sectes chrétiennes, les infortunes de certaines entreprises où la ferveur spirituelle masque bien les intérêts, et tant de liens spiritualo-commerciaux avec les hommes d'affaires de l'Evangile, etc. Si l'on veut convertir une société, mieux vaut commencer par s'intéresser aux élites sociales,

aux dirigeants qui détiennent le pouvoir, les réunir dans les grands hôtels de Paris ou de la Côte d'Azur pour leur apporter un souffle de spiritualité et de fraternité. Il y a aussi des spécialistes du marketing spirituel. Mais lorsque le spirituel entreprend de convertir le financier, c'est généralement le financier qui convertit le spirituel, au prix de quelques gestes généreux et de bonnes déclarations. « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le Royaume ».

Enfin on peut s'interroger sur les liens éventuels entre certains groupes spiritualistes et certains régimes politiques. Manquant d'analyse et cherchant à dissoudre les conflits sociaux dans les relations interpersonnelles ou l'appel à la générosité, ces groupes sont des proies faciles pour les partis et les régimes en quête de croisade. Les recherches de sociologie ont établi, pour le monde protestant, des liens très nets entre le fondamentalisme et le réarmement moral américain, le gouvernement Reagan, les courants pentecôtistes et autres. L'argent et l'idéologie américaine servent à entretenir des groupes spiritualistes, américains ou européens, qui sont envoyés en Amérique centrale, en Amérique du Sud et en Asie du Sud-Est pour combattre les communautés de base, les courants progressistes, au nom de l'anti-communisme que l'on trouve partout, dès que les intérêts sont en cause. Du côté catholique, les filières sont moins établies, mais il existe des convergences objectives entre certaines influences nord-américaines, des groupes spiritualistes européens que l'on envoie en missionnaires en Amérique latine, au Chili, aux Philippines, ailleurs..., avec l'appui de tel prélat romain ou sud-américain. Il faut avoir entendu de grands évêques, comme Mgr Proano ou dom Helder Camara, parler avec vigueur de ces courants spiritualistes pour entrevoir le danger qu'ils représentent pour l'Eglise des pauvres..., le danger qu'ils constitueraient si la situation économique, sociale et politique venait à se durcir chez nous. Il n'est de pire totalitarisme que le totalitarisme religieux ; et l'on passerait si facilement de la soumission au berger à la soumission au « Duce ».

### *Spiritualisme mystique*

Alors le spirituel est-il condamné à se faire récupérer par des motivations psychologiques ou par des forces politiques ? Il faut passer d'un mysticisme vague à une spiritualité véritablement mystique.

J'ai été frappé de l'extrême réserve de certains maîtres spirituels envers ces courants spiritualistes. « Le spiritualisme n'est pas l'Evangile, mais il peut être évangélisable ». Quand des jeunes venant de ces groupes veulent entrer au monastère, à l'abbaye, il faut d'abord une « longue cure de désintoxication ».

La vie spirituelle en effet n'est pas la recherche du moi profond, la contemplation de soi..., mais aussi un abandon, une dépossession de soi pour se rendre totalement dépendant de la volonté d'un Autre, qui invite à sortir de soi pour aller vers les autres. Selon le psychanalyste Reich, l'évolution de l'homme vers sa maturité s'opère par trois mutations du désir :

1. Que ma volonté se fasse...
2. Que ma volonté se fasse avec l'aide de Dieu...
3. Que Ta volonté se fasse...

Aller à la rencontre du Dieu vivant n'est pas une expérience immédiate intense et définitive, mais une longue marche, « la montée du Carmel », faite des nuits successives des sens et de l'esprit. La vie spirituelle n'est pas une performance ascétique que l'on atteint à force de volonté et d'exaltation..., mais un don total que l'on accueille dans l'abandon, la confiance, la pauvreté. Ce n'est pas le repliement dans un jardin de béatitude, mais au mieux un oasis d'où l'on repart pour un exode permanent, en solidarité avec un peuple. Dieu se révèle pour envoyer, libérer, changer la face de la terre.

Le spirituel, le mystique n'est pas un bavard qui raconte ses états d'âme..., mais un grand silencieux qui est sorti de lui-même pour n'être plus que Parole de Dieu, que feu qui brûle, lumière qui brille sans éblouir, invitation à vivre, à être différent. Parce qu'il est totalement pauvre, abandonné, le spirituel est totalement disponible à Dieu et aux autres, comme C. de Foucauld, enfoui dans le peuple Touareg et aspirant à devenir le « petit frère universel », tellement envahi par la tendresse de Dieu qu'il voudrait la diffuser jusqu'au bout du monde, jusqu'à la fin des temps. Le spirituel concilie l'infini du désir dans la totale impuissance.

Plutôt qu'un développement, j'aimerais vous citer quelques lieux de ces grands hommes qui éclairent la marche humaine de la flamme qui les brûle. Cette phrase de dom Helder. « Seuls les hommes qui réalisent en eux-mêmes l'unité intérieure, seuls des hommes à vision planétaire et au cœur universel seront des instruments valables pour les miracles d'être violents comme le prophète, vrais comme le Christ, révolutionnaires comme l'Évangile, mais sans blesser personne ».

Je voudrais vous inviter à lire la postface que de jeunes carmélites de Mazille ont écrite à la fin de l'histoire des amis de la Mission de France, montrant l'étonnante convergence, de ces contemplatives ouvertes au monde et ces pionniers de la Mission, engagés dans certaines luttes de libération (7).

(7) *Aujourd'hui, la mission en France : l'espérance infatiguée de l'Évangile. Paris, Centurion, 1981.*

Mais pour conclure, je choisirai quelques extraits de l'incomparable analyse de l'expérience mystique que Bergson nous a livrée dans les « Deux sources de la morale et de la religion ». « Un immense élan, une poussée irrésistible qui la jette dans les plus grandes entreprises, une exaltation calme de toutes ses facultés fait qu'elle voit grand, et si faible soit-elle, réalise puissamment. Surtout elle voit simple, et cette simplicité, qui frappe aussi bien dans ses paroles et dans sa conduite, la guide à travers des complications qu'elle ne semble ne pas même apercevoir. Une science innée, ou plutôt une innocence acquise, lui suggère ainsi du premier coup la démarche utile, l'acte décisif, le mot sans réplique. L'effort reste pourtant indispensable, et aussi l'endurance et la persévérance. Mais ils viennent tout seuls, ils se déploient d'eux-mêmes dans une âme à la fois agissante et « agie », dont la liberté coïncide avec l'activité divine » (p. 248).

Ainsi, au regard du sociologue impliqué dans le devenir d'une Eglise, le phénomène spirituel ou religieux présente plusieurs visages, pose plusieurs questions :

— Religion populaire, tellement intégrée au fonctionnement social qu'elle devient aliénante... ou au contraire force historique qui soude un peuple et le pousse dans une longue marche de libération.

— Religion militante, qui absolutise les engagements humains et dissout toute transcendance..., ou souffle prophétique qui dénonce toutes les confiscations et annonce une espérance engagée, un monde toujours à faire et à refaire.

— Religion spirituelle enfin, toujours guettée par le repli frileux sur soi, sur de petits groupes fusionnels, sur le survoltage spirituel, au risque de s'enfermer dans un ghetto et d'être récupérés par les puissances d'argent et les jouvoirs totalitaires..., mais aussi possibilité d'une spiritualité dépouillée, où l'abandon de soi devient la disponibilité totale au Dieu qui envoie en mission de salut.

Il y a de tout cela dans les courants qui nous traversent. Cela nous convie à la plus grande lucidité personnelle et collective, comme à la plus grande patience. Pour discerner ce qui est tentation sectaire ou bourgeon évangélique, je retiendrai deux critères essentiels proposés par le père Chenu : la priorité donnée aux pauvres et aux peuples de pauvres, la tolérance dans le groupe et hors du groupe. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père et plusieurs chemins pour y parvenir. Aurons-nous assez de discernement pour repérer les impasses..., assez d'ouverture pour éviter les « chapelles »..., assez de tolérance et d'espérance créative pour refuser Babel et accepter la Pentecôte ?

# Premières étapes d'un itinéraire

Alain Le Négrate \*

*Dans mon village, perdu au fond de la campagne bretonne, il naît trop d'enfants pour un monde agricole en « remembrement ». On parle alors d'exode dans ces années 60. Un sentiment de retard sur l'heure et des conditions de vie trop dures encouragent à la fois une refonte du monde paysan et les départs massifs des jeunes sous d'autres cieux. Comme tant d'autres, je dois partir et, mieux, je veux partir. Alors que mes frères entrent en formation professionnelle, en atelier ou sur les chantiers, j'emprunte la voie royale du séminaire à onze ans. Ça coûte cher, mais qu'importe le prix d'une fierté quand celle-ci est partagée largement au-delà des limites du groupe familial ?*

*Il me reste toujours une part de dette à rendre, d'un crédit de confiance, à ces gens simples qui m'ont un peu « envoyé ». Aujourd'hui encore, ils demandent des comptes et j'ai souci de ne pas trahir ces croyants ordinaires dont les enfants sont partis au loin et ne croient plus. Ainsi naît-on en Eglise, animé d'une foi entièrement reçue, pas seulement personnelle mais aussi lieu de reconnaissance d'identité sociale et même, lieu de solidarités.*

Comment passe-t-on de là au désir d'une Eglise autre ?

*Il faut « sentir » quelque part l'Eglise en danger et percevoir l'urgence d'une tâche à faire pour que le peuple croyant dont je suis ne s'éteigne pas au passage d'un monde enchanté à un autre univers. Dans mon itinéraire, ce passage se situe à l'entrée en Faculté des Sciences à Rennes, voici dix ans. Ici, le critère de reconnaissance sociale réside avant tout dans le savoir « vrai ». Un savoir à acquérir qui vous mesure à l'aune des diplômés ; un savoir dont sont remplies les longueurs bétonnées de laboratoires mystérieux et menaçants.*

*Quelle traversée du désert que cet entre-deux où une part de son identité est derrière soi, mais inavouable, et l'autre part devant soi, au bout — croit-on — de la maîtrise d'un savoir et d'un langage ! Cette traversée déchirante passe par l'amitié d'étudiants qui, eux aussi, demandent des comptes : « Comment peux-tu en-*

\* Jeune en formation à la Mission de France.

core croire à ces balivernes ? ». Il est facile de s'imaginer cette nuit de sueurs froides où l'on perd à la fois la face et les mots, cette nuit silencieuse où l'autre devient mesure de soi.

A ces moments privilégiés où l'on vous pose sur les reins toute la responsabilité de l'Eglise, il est tentant de poser le fardeau pour toujours.

Beaucoup d'amis chrétiens l'ont fait pour enrôler leur espérance dans quelque organisation révolutionnaire. Mais quelle perte ! Perte sèche pour l'Eglise. Est-il tellement impensable de laisser sourdre en soi la prière qui déjà rappelle que de toute nuit une aube guette la fin ? Est-il tellement impensable de prendre son bâton, d'aller frapper aux portes d'autres croyants et de partager ensemble nos errances ?

Sur une telle audace se constitue un groupe, puis une communauté de vie d'une poignée d'étudiants, chambre d'écho de nos doutes partagés. Immédiatement, le support communautaire permet une vie dont la qualité relativise le choc universitaire, aggravé par la solitude. Cette expérience fragile de deux ans montre que de nouvelles formes de vie en Eglise sont possibles. La recherche mise en œuvre fonde le groupe moins sur des convictions explicitement formulées que sur une même origine modeste et sur des choix de solidarités marquées : les immigrés, le Quart-Monde ou encore l'animation d'une commune rurale. Le rassemblement devient le lieu visible par où chacun désigne son identité en monde universitaire.

On prend alors distance des structures institutionnelles quand elles ne passent pas par une vérification pratique, telle que nos engagements, et quand elles continuent de déverser un discours trop sûr et à trop bon compte. On ne peut plus se passer d'un certain tâtonnement dans l'expression de ses convictions et donc, d'une formation biblique et théologique. En second lieu, cette expérience met en évidence la grande naïveté qui consiste à croire que mon identité passe par la maîtrise d'un savoir et d'un langage. Cette fausse conviction a déclenché une crise parce qu'elle découlait de son exact reflet, à savoir une Eglise intériorisée d'abord sous forme d'un savoir et d'un langage.

Que reste-t-il de ce long parcours du petit village à la ville universitaire ?

Il reste avant tout la conviction que la vérité de ma foi est celle de solidarités dans ma courte histoire. Ceci donne à d'autres, croyants ou non, un droit de re-

*gard sur ma foi ; ceci dit encore que la foi ne se nourrit pas de son expression, mais des aventures où elle « se mouille » pratiquement. Solidarité n'est pas si éloigné de communion. D'autre part, l'ébranlement subi à la rencontre du monde scientifique amorce la mise en mouvement d'une recherche au nom de la foi, recherche de vérité au-delà des certitudes présumées des hommes d'Eglise ou des scientifiques. Enfin, dans le processus, s'il est possible de parler de mission, ce n'est pas tant au niveau d'un « dire » à l'autre qui ne croit pas que dans le retour en Eglise quand, accusant le choc de l'incroyance, elle s'efforce de se rendre « croyable » dans ce qu'elle vit et dans sa capacité à changer.*

**Quelle responsabilité puis-je partager à la Mission de France ?**

*Comment envisager une responsabilité d'Eglise autre que missionnaire quand on a touché au feu salutaire d'une foi « exposée » ? Il devient difficile de se mettre exclusivement au service de communautés rassemblées sans trahir des sympathies nouées avec des non-croyants.*

*Si notre Eglise d'Europe vieillit, perd le monde des jeunes et manque de ministres, on doit se rappeler qu'elle se reçoit d'un Autre. Dans cette ligne, je crois à l'avenir d'une rencontre où l'Eglise courre le risque de se perdre pour valoriser l'autre, en premier lieu le pauvre et celui qui crie justice. C'est ce que réclame son Seigneur, un Fils livré.*

*Je crois enfin que la rationalité scientifique et technique continue de bercer nos contemporains d'illusions et qu'il y a une tâche pour l'intelligence de la foi autant chez les jeunes et les moins avantagés culturellement que chez les chercheurs. L'expérience de mutisme où j'ai été plongé et l'abandon de la foi par beaucoup d'amis maintiennent en moi cette conviction. Il y a à témoigner du scandale de la foi là où le scandale est le plus grand. L'interrogation posée par la croix où Dieu s'abandonne demeure incontournable pour toute raison, qu'elle soit théologique ou scientifique. A moins de rentrer dans cette histoire d'amour, une histoire de voyages.*

*Les déplacements que j'ai eu à faire, douloureux sur le moment, me restent en mémoire comme une pédagogie de Dieu. Il se fait connaître sur l'itinéraire d'un voyage où je le cherche, non pas dans les réponses que je crois savoir. Un voyage comme celui d'Abraham vers Canaan, comme celui de Jonas vers Ninive la grande, comme celui de Paul en Macédoine ou de Pierre chez Corneille, un voyage toujours pas terminé.*

# Chemins pour une expérience de Dieu

Jacques Sommet

Les chemins proposés ne sont pas des sentiers battus. Ne nous a-t-on pas assez dit et répété que, pour « rencontrer Dieu », il fallait se retirer du monde, loin des hommes, dans le désert, dans le silence d'un monastère ? Aujourd'hui encore, combien de gourous ou autres « maîtres spirituels » ne savent que proposer des expériences de fuite du monde aboutissant en repli sur soi et à l'individualisme. J. Sommet prend d'autres chemins : il montre comment l'expérience de Dieu passe par la rencontre avec les hommes, par la confrontation avec les incroyants et l'écoute des indifférents de plus en plus nombreux.

Est-il indiscret de rappeler que Jacques Sommet a été déporté à Dachau ? Ne serait-ce pas, entre autres, dans cette terrible épreuve de la déportation qu'il a trouvé le fondement de ce qu'il nous communique aujourd'hui ? « *Qui de nous, écrit-il, rescapés de Dachau, pourra se défaire de l'angoisse qui lui traîne au cœur ? Car pourra-t-il jamais savoir s'il est revenu vivant pour avoir refusé le service qui l'eût couché pour toujours dans le sommeil des disparus ? Au moins trouve-t-il dans ce doute tenace la solution de travailler de toutes ses forces à l'œuvre que leurs mains seraient seules dignes d'accomplir* ». Ces lignes sont extraites d'un ouvrage qui vient de paraître (hors librairie) : « *Liberté, Démesure de la Foi* » et où sont regroupés la plupart des articles publiés par J. S., dans différentes revues, au cours de ces dernières années. Or n'est-il pas symbolique que ce livre débute, précisément, par une longue et admirable relation de la vie d'un déporté à Dachau ? (Ce livre peut être commandé au « Service Incroyance-Foi », 8, rue Saint-Simon, 75007 Paris. Prix 70 F. Chèque ou CCP à l'ordre d'André Gallice, CCP 6752.11 Y LYON).

Il m'a été demandé, en vue d'un dialogue, de proposer quelques réflexions sur les conditions de l'expérience de Dieu, en prenant comme horizon la réalité de l'incroyance et de l'indifférence, en tenant compte aussi des situations et des modes de vie qui façonnent chaque homme et les « collectifs » actuels : nouveaux rapports au temps, à la culture, à la technique. Face à une telle question, les réflexions qui suivent sont des propositions qui entendent non pas construire un système, mais jaillir d'une expérience, pour que d'autres s'y confrontent et apparaissent dans ce qu'elles ont de plus authentique.

## **Situation**

### **Incroyance et indifférence nous enveloppent**

Engageons donc le propos sur « fond d'incroyance et d'indifférence » et examinons d'abord la forme que prend le défi proposé aujourd'hui à la conscience chrétienne par un monde largement non-croyant et indifférent. Nous ne pouvons échapper à un constat : nous vivons dans un univers où le nombre des hommes qui n'ont aucun intérêt pour la question de Dieu ou qui agissent sans références chrétiennes est démesuré par rapport au petit nombre de ceux qui se reconnaissent chrétiens ou croyants. Et cela, quels que soient la valeur, le dynamisme, la profondeur de tous ces hommes. Le nombre des chrétiens se réduit d'abord parce que leur continent d'origine voit sa population décroître et son influence diminuer. Nous sommes au temps où le centre du monde devient l'Asie tout entière. Or, si celle-ci est travaillée par une recherche du divin, qui se fait cependant plus rare, cette Asie ne connaît pas beaucoup le nom de Dieu.

### **Mais Dieu peut s'entendre à travers tout homme**

Dans ce monde humain innombrable, Dieu ne s'entend bien que si on l'écoute à travers tout homme, quel qu'il soit. Tel est le paradoxe. Non que tous ces hommes soient des « chrétiens qui s'ignorent », mais les chrétiens ont besoin de les accueillir, dans l'infini de leur dignité, pour entendre le message d'Abraham. Nul ne peut se passer d'aucun être humain existant, modeste ou génial, vivant ou malade, fier ou soumis, pour accéder à l'essentiel de la vie quotidienne. Cette conviction de la conscience chrétienne actuelle coïncide avec la requête universelle des « Droits de l'homme ».

Tout vivant à visage humain est témoin d'une dimension d'humanité dont personne ne peut se permettre de faire l'économie. Tel est le défi de notre position de départ : *il s'agit tout à la fois de reconnaître le petit nombre de chrétiens et de recevoir de ceux qui ne le sont pas quelque chose de Dieu qui nous parle.*

## **Origines : une triple révolution**

A partir de la rencontre des chrétiens et de ce monde, s'opère un déplacement de la foi chrétienne. Nous gardons encore l'habitude de nous référer à Dieu comme à celui qui nous indique ce qu'il faut vivre avec les hommes que nous rencontrons et ce qu'il faut faire des choses qui nous sont données. Mais voici que sur ce fond d'un Dieu qui est autorité immédiatement agissante, nous sommes entrés dans le changement. Nous ne pouvons le rencontrer, s'il existe, que d'une manière nouvelle et cette mutation s'inscrit dans une triple « révolution ».

## **Une révolution anthropologique**

Que nous le voulions ou non, dans le temps où nous sommes, une existence humaine trouve sa valeur dans sa relation avec les autres. Il fut un temps où ce rapport à la vérité de l'homme se vivait surtout soit directement en relation au nom de Dieu connu dans une tradition, soit dans le rapport à Dieu maître de la création, maître des choses. *Aujourd'hui, c'est le rapport humain qui est devenu fondamental pour le débat de l'homme avec Dieu.*

Un petit flash sur le passé nous l'explique. L'Occident chrétien était fier de posséder deux certitudes, la foi chrétienne et la connaissance scientifique. Or c'est dans cet univers que ces deux certitudes se sont effritées, à travers les épreuves de notre histoire. Pourtant elles étaient vécues comme points d'appui de l'entreprise humaine : la foi en une connaissance raisonnable et scientifique dont on partageait le pouvoir. L'Occident à la fois chrétien, scientifique et raisonnable a été au point de départ de grands conflits meurtriers non seulement des hommes, physiquement parlant, mais aussi des consciences. Que l'on songe aux deux guerres mondiales qui à partir de l'Occident ont ravagé la terre. Au-delà de cette époque tragique, le problème des rapports humains est devenu fondamental. La haine, l'amour, entre les nations, selon les secousses de la guerre mondiale, l'effort de libération des peuples jusqu'alors colonisés, l'instauration d'une justice dite responsable, tout cela a fait surgir dans notre

temps une priorité : la *nécessité d'élucider et de faire face à la relation entre les hommes*. Dans les consciences, la relation à Dieu, ou la relation à la domination des certitudes scientifiques et techniques ne sont pas anéanties mais relativisées. Et elles se sont montrées peu opérantes sous leurs formes anciennes, quand il s'est agi des derniers débats envers la liberté des hommes.

Ainsi, par révolution anthropologique, j'entends dire que nous vivons désormais dans un univers où la qualité du rapport entre les hommes est la condition première pour que la vie ait quelque sens, et pour que nous retrouvions tant la question de Dieu que celle de notre maîtrise sur les choses.

### **Du voisin, à tous et au dernier**

Précisons les dimensions de ce rapport humains. La relation entre les hommes aujourd'hui nous oblige à mettre l'accent sur les liens qui nous attachent d'abord à quelques-uns de ces hommes, autour de nous en situation singulière. Il ne suffit pas de parler seulement de l'humanité en général. Désormais nous ne pouvons pas échapper à l'importance du rapport de chacun de nous avec celui ou celle qui nous est le plus proche. Nous ne faisons pas l'économie d'un rapport de voisinage. *Le voisin* est celui avec lequel nous partageons le destin quotidien, qui souvent n'est enraciné dans aucun passé antérieur. Nous sommes ensemble maintenant avec quelqu'un, sur le même palier, devant la même machine-outil, le même texte et utilisant le même discours.

Mais un autre point sensible apparaît : il s'agit de ne pas oublier *tous les autres*. Si le rapport humain avec le plus proche est une exigence radicale pour être quelqu'un simplement, la question du rapport avec tous les hommes est par là posée. Nul aujourd'hui ne peut se passer même d'une partie de l'humanité. Cela semble aller de soi, mais le développement de l'information et de la communication la plus scientifique, la connaissance des interactions (entre ce qui se passe dans un coin du monde et dans un autre) nous obligent, dès lors que nous sommes fidèles au voisin, à être fidèles aussi à l'univers concret de tous les hommes. Nous sommes tous travaillés par la question : qui, comme collectif, qui, comme individu, ai-je oublié ?

Ces réflexions nous conduisent à un point ultime et capital de la relation entre les hommes : le souci du *dernier*. Le critère qui sépare « les rêveurs de lune » de l'humanité réelle à venir passe par le souci concret du dernier. Y a-t-il un dernier que j'oublie ? Où est-il ? Y a-t-il un dernier que nous ne préférons pas ? Pourquoi et comment ?

Ainsi s'articulent les trois sous-questions — *voisins, tous les hommes, le dernier* — liées à l'importance des rapports humains qui deviennent le point d'ancrage actuel de toute question sérieuse sur notre situation présente. Une exigence importante s'en dégage au niveau de la façon de vivre nos certitudes et nos espoirs : *inventer une attitude fraternelle.*

Si donc ce qui est premier, c'est le rapport à tout homme, à tous les hommes, et au dernier, si ce rapport est un rapport de liberté et de confrontation dans le respect de la dignité de chacun, nous sommes conduits à un changement de tonalité dans notre manière de vivre. Nous mettrons un peu moins qu'autrefois l'accent sur la référence à ce qui est certitude bien établie, maîtrise rationnelle sur les choses et les personnes, certitudes développées encore par les idéologies. Celles-ci n'en sont pas pour autant balayées, car on ne fait pas référence à l'homme sans passer par l'idéologie, les organisations et les structures. Mais ces réalités ne sont vivantes que si le rapport entre les hommes peut les habiter. Et ce souci pour l'homme, pour tous les hommes, traverse ces réalités structurelles, si ce qui est analysé et repéré par nous, l'est au niveau de l'attitude. *Quelle est notre attitude dans la rencontre, dans la confrontation avec les vivants ?* Telle est la question centrale. Il n'y aura rencontre entre des hommes authentiques à travers la référence systématique, idéologique ou organisation réelle que si nous nous confrontons dans une attitude de liberté, de responsabilité, au niveau du voisin, de tous les frères humains et du dernier.

## **Une révolution anti-théiste**

Qu'il s'agisse de croyants ou d'incroyants, de personnes qui reconnaissent au terme « Dieu » un sens premier et fondamental, ou d'autres pour lesquels ce mot n'évoque qu'une résonance passagère, culturelle ou aliénante, la question de Dieu elle-même invite à travers une « révolution antithéiste ».

Car, avant d'être le Dieu de la certitude maîtrisée et possédée, Dieu ne peut être aujourd'hui pensé et introduit dans la rencontre avec tous les hommes que s'il est d'abord le Dieu de l'Alliance, le Dieu problématique face à des libertés qui, s'interrogeant individuellement et collectivement, acceptent ou refusent un appel à être responsables. Au carrefour de la confrontation avec tous les hommes, le Dieu d'aujourd'hui ne peut être que le Dieu anti-Destin. Le temps de « l'humilité de Dieu » est arrivé, le temps d'un Dieu humble et exigeant, qui se présente seulement comme appel à la liberté de celui à qui il s'adresse.

## Une révolution anti-scientiste

Un troisième caractère du phénomène humain actuel marque notre aventure. Nous sommes dans une période de révolution anti-scientiste, qui n'est ni anti-scientifique, ni anti-technique. D'aucuns seraient trop contents de faire l'économie du travail, de la peine et de la recherche, au nom de la priorité accordée aux rapports humains et à la question de Dieu désormais posée en termes d'humilité. Certains d'entre eux affirmeraient même volontiers que la science est dépassée et que la technique a fait faillite.

En réalité, par ses propres recherches, la science participe à la métamorphose des rapports humains et des rapports avec Dieu ; elle franchit et dépasse peu à peu l'étape où elle se reconnaissait dans l'orgueil de la maîtrise, dans la sûreté de l'action rationnelle, au sens où science et technique signifiaient domination enfin acquise, fierté de vivre une idéologie du progrès. Or cette attitude, en tant que certitude fixée en domination, est en train de disparaître. Cela commence peut-être seulement en Asie, en Afrique. Et ces continents devront aussi traverser ce seuil difficile.

Toutefois, pour beaucoup, l'aventure scientifique et technique continue, d'autant plus que l'homme n'y est plus d'avance maître de son projet. Dans ce travail, là où il est le plus raisonnable, l'ouverture à l'espace non encore rationalisé apparaît plus importante que la maîtrise de la nature. C'est de plus en plus la rencontre entre cet « advenir » encore inconnu et ce qu'on peut déjà conduire avec sûreté qui constitue l'avenir scientifique. Celui-ci est désormais une aventure dont la condition est précisément de ne pas se reconnaître aujourd'hui le maître de ce que l'on possède, de ce que l'on peut construire et vérifier. La découverte est au-devant de l'homme, et l'efficacité ne peut se passer de la souplesse, de l'attente, de l'ouverture à ce qui vient, à cet espace non encore exploré et toujours plus grand, semble-t-il, qui proposera ses initiatives à ce que déjà nous pouvons mesurer.

En résumé, nous rencontrons une humanité où le rapport humain prend une place centrale. Cette humanité est du coup *une humanité post-idéologique*. La dimension idéologique, institutionnelle n'y est pas réduite à néant, il faudra encore la traverser, mais elle n'est plus l'articulation centrale. Cette humanité est aussi *un monde post-athée*, dans la mesure où l'athéisme n'est pas d'abord certitude dans la négation de Dieu. Il est encore l'étape où on prend conscience de la précarité d'un certain système d'affirmation de Dieu, du dieu théiste en particulier. L'athéisme et les questions posées par le théisme ne sont pas éliminées mais elles ne sont pas premières, et elles ne recevront de lumière que dans la rencontre avec l'aventure courue avec le Dieu de l'Alliance, ou dans la proposition d'un appel vers l'inconnu où se

met en route un processus religieux. Nous vivons enfin dans *une période post-scientiste* : la science n'est plus sécurité mais exigence.

Ainsi, à travers la confrontation risquée avec tout homme, le premier et le dernier, et avec tous les hommes va se construire ce sujet qui trouvera en lui les conditions de son authenticité. D'où, pour quelque expérience que ce soit, et à plus forte raison pour l'expérience de Dieu, importe-t-il de se confronter à la rencontre des hommes, à la rencontre de la science et de la technique (comme condition seconde mais nécessaire) et à la rencontre avec des formulations de Dieu en transformation.

## **Approfondissement de l'expérience de Dieu dans les rapports humains**

Puisque, de nos jours, la rencontre des hommes est prioritaire, puisque l'aventure religieuse et scientifique prend là sa place en vérité, quelle expérience de Dieu est possible à l'intérieur de ce rapport inter-humain ? Et, s'il est vrai que tant de choses sont engagées dans cette rencontre des hommes, il est utile de revenir à quelques rapports inter-humains significatifs.

### **Chercheurs de sens**

On perçoit entre ceux qui reconnaissent le nom de Dieu et ceux qui ne le connaissent pas une *première confrontation originale* et créatrice, à laquelle nous ne pouvons échapper ni dans la rencontre avec les autres ni en nous-mêmes. C'est ce que j'appellerai la confrontation des fidèles de l'Alliance, confrontation des chrétiens qui ont reconnu l'appel à entendre, avec ceux qui, ne connaissant pas le nom de Dieu, cherchent un sens à leur vie.

Il y a dans le monde des chrétiens qui sont travaillés par la révélation de ce Dieu qui est appel à l'Alliance. Dieu les appelle à une libre responsabilité et ils peuvent dire non. C'est cela qu'ils vivent. Leur foi en Dieu est en ce sens toujours problématique et toujours lumineuse. Au nom même de cette parole qui les habite, ils reconnaissent que Dieu leur parle par des hommes qui ne connaissent pas le nom de Dieu, et particulièrement par ceux qui cherchent le sens de ce nom. Première rencontre, à la fois symbolique et essentielle dans notre temps : la rencontre de chré-

tiens « ouverts », c'est-à-dire ne pouvant pas se passer des autres, avec ceux qui, explicitement, consciemment, sont des chercheurs de sens à donner à leur vie.

Dans cette perspective j'évoquerai cette infirmière que jusqu'à présent se contente de bien faire son travail, de gagner un peu d'argent, d'avoir des amis, d'être — mariée ou non — fidèle à un compagnon. Un jour, au début du chemin, elle est prise par l'amour ou par la souffrance, devant lesquels il faut dire oui ou non à un essentiel qui met en route la recherche de sens. Il ne s'agit plus seulement de survivre au jour le jour. Il faut, dans le oui ou le non, dit à chacun de ces jours, se dresser face à ce qui serait désormais trahison. Mais qu'est-ce qui éclairera le chemin ?

Innombrables sont ceux qui sortis du discours chrétien ne cessent de se poser la question du sens de leur existence. La situation inter-humaine ainsi créée, originale pour nous, c'est que, pour que notre vie et notre Dieu signifient quelque chose, nous ne pouvons nous dérober à la confrontation, et à la confrontation explicite, parlée, puisque j'évoque ici le chercheur de sens conscient.

### **Une confrontation transformante**

Cette première rencontre se caractérise par le dialogue, dialogue accueilli aussi bien que porté, dialogue réciproque, fondé sur le respect et l'exigence égale de la liberté de l'autre. Cette confrontation réciproque est transformante. Elle se propose légitimement de reconnaître un Dieu qui parle dans ce qui habite le croyant au sein du groupe dont il fait partie. Et en même temps elle tente d'entendre ce que Dieu dit et veut, à travers celui qui, en face, ne connaît pas le nom de Dieu, mais ne cesse pas d'avancer et de chercher une **signification** ultime de la vie, dans la fidélité à une conscience et aux expressions publiques de celle-ci : justice, amour, etc.

Cette confrontation doit aller jusqu'à une transformation réciproque. Dieu signifie quelque chose et son expérience est autre chose qu'un mot, si une condition est respectée : *que Dieu soit une réalité autre qu'un mot*. Cela se réalise le jour où nous Le vivons et Le prions, ou quand, L'ayant oublié, nous L'entendons à nouveau dans cette relation à Dieu qui traverse la confrontation dialogante, transformant l'un et l'autre, non-croyant ou croyant. Réciproquement le croyant, dans ce dialogue, risque sa foi même : il ne s'agit pas alors d'un jeu mais de la réalité même de l'acte de croire.

N'est-ce pas ce qui se passe entre Corneille et Pierre aux chapitres 11 et 12 des Actes des Apôtres ? L'un et l'autre, et leurs communautés, ne sont plus les mêmes après la rencontre. La communauté judéo-chrétienne, avec Pierre, a accepté la dimension de ce païen et de cet empire converti, à travers le centurion qui, lui, est parti dans

l'inconnu. Il est remarquable qu'ensuite on n'ait plus de traces de celui-ci. Grâce au dialogue transformant où chacun a accueilli l'autre, l'Eglise n'est plus seulement la communauté judéo-chrétienne acceptant elle-même de se transformer, elle est aussi l'univers sans limite dans lequel le chrétien Corneille fait désormais partie de ce qui s'y joue.

## **Le monde de l'indifférence religieuse**

*Une seconde confrontation inter-humaine peut jouer.* Vient un jour où le chrétien explicite et le chercheur de sens, désormais liés l'un à l'autre, prennent conscience de ce que, autour d'eux, d'autres hommes, bien plus nombreux, existent, tel l'océan bat une île, océan du monde de l'indifférence religieuse. J'entends par là le refus ou l'absence d'intérêt pour tout ce qui symboliquement, réellement, traite de la relation à Dieu, ou à un Dieu. Qu'est-ce que la rencontre avec ceux qui apparemment refusent la parole et le dialogue ? Il ne s'agit plus de confrontation dialogante, la parole ne passe pas, elle est renvoyée.

Reconnaissons d'abord les motifs du développement de cet univers de l'indifférence. Nous tenterons ensuite de comprendre ce que peut être la fidélité à l'expérience de Dieu dans le monde en croissance.

## **Incertitude sans sécurité**

Dans notre univers né paradoxalement de l'Occident chrétien et raisonnable, dans le travail moderne, si rationalisé et si incertain, il existe un univers du souci, qui ne concerne d'ailleurs pas seulement la vieille Europe, mais envahit aussi l'Afrique, l'Asie et le reste du monde. Il n'est pas fini le temps du drame de survivre — en trouvant simplement de quoi manger au jour le jour — comme aventure singulière, dans laquelle le hasard conserve son rôle. Pourtant tous les hommes se ressentent solidaires à travers l'orgueil dépassé de la maîtrise technique, engagés dans ce que certains appelleront « la mésaventure » de la métamorphose scientifique du monde. Ils sont obsédés par cette maîtrise, et en même temps se demandent comment la dominer. Le sérieux de ce drame humain nous interdit de mal juger ce hasard et cette nécessité. Quand on va dans certains pays, au-delà des rivages de l'Europe, on se rend compte combien c'est la référence à cet univers technique, orgueilleusement organisé et incertain, qui obsède les hommes.

*Dans la rencontre de ce monde, que peut être l'expérience de Dieu ? Certes, non pas d'abord celle de la parole. Que dire, en effet, à celui qui refuse, au nom de sa quête, la parole et l'échange ? Nous sommes devant cette exigence : reconnaître la di-*

gnité et la grandeur de celui-là même qui vit dans le refus et la négation. Ne devons-nous pas cette présence à tout homme, puisque nous avons quelque chose à entendre de lui ? Apportons l'offrande de quelques pas sans paroles, nous qui aimons tellement dire nos buts et nos fins. Marchons ensemble.

Cette attitude ne nous engage ni dans l'inculture ni dans l'oubli de la réflexion. Peut-être même, par la présence au monde de l'indifférence, sommes-nous appelés à un effort de culture personnelle, de connaissance jamais finie, de ce que sont et seront les hommes, de sorte que le jour où ils nous posent la question nous trouvions, non pas dans notre langage passé, mais dans leur langue pressentie et en train de naître ce qu'il faut leur dire et entendre d'eux.

### **L'inconnu**

*Il est une troisième rencontre* dont nous ne pouvons pas faire l'économie dans la relation inter-humaine innovée par ce monde. Au-delà des hommes qui cherchent un sens et de ceux qui vivent dans l'indifférence, dans la patience ou l'impatience des jours, il y a aussi ceux qui sont ouverts à ce que nous appellerons l'inconnu. Approchons-les seulement par l'évocation de l'expérience. Chercher un sens est encore une démarche fondée sur une certitude. Etre présent à l'indifférence, c'est encore espérer que sorte d'elle une attente. Mais voici des hommes qui cherchent l'inconnu, aussi bien à travers l'univers scientifique qu'à travers l'invention de nouvelles formes de société, ou également à travers le système de la naissance et l'imprévisibilité de survies retrouvées.

Quelqu'un me disait récemment ce qu'avait été pour lui l'annonce d'un inconnu qui n'appartenait pas à l'ensemble des rencontres qui composaient sa vie quotidienne de chef d'entreprise : un petit-fils lui était né, simplement. De même un savant proposait : « C'est au-delà de mes tâches habituelles, gratuitement, quand j'écoute, toujours scandalisé, l'interrogation du mal dans le monde (question qui déborde les problèmes de l'indifférence et de la recherche du sens), c'est aussi dans les rencontres où, en sens inverse, je suis spontanément émerveillé par la nouveauté de ce qui surgit, que se laisse entendre un inconnu et que je suis sauvé ».

Cette attitude se devine précisément après les grands drames, les avilissements, les pertes de foi. Ceux qui ne savaient plus chanter auparavant recommencent parfois leur vie en chantant. Se référant ou non à Dieu, un univers de la louange et de la gratitude surgit là où l'homme sent bien qu'il joue son va-tout, quand, devant l'espoir, il se prend à chanter un avenir possible, précisément parce qu'il n'en est pas maître.

## **Etre témoin**

Du point de vue chrétien, se joue là le fait d'être le vrai témoin d'un appel sans mesure, adressé à chacun et à tous, d'un appel qui dépasse toujours les confrontations généreuses, les dialogues pleins de sens, ou les patientes au chevet des indifférents par accablement sous le travail, le souci et la maladie. Au-delà de ces comportements et à travers eux, devant le mal irréductible ou dans l'émerveillement face à l'avenir, surgit une provocation, quelquefois de manière très explicite et très signifiée, d'autres fois mystérieuse et difficile à entendre. C'est là que le croyant en recherche décide ou non d'être fidèle à l'expérience de Dieu, parce qu'il l'entend comme appel parmi les hommes. Appel transformant, puisque justement il ne s'agit pas de répondre à des questions, mais d'être là, *de vivre la condition de témoin.*

Au cœur de nous-même, celui qui franchit toutes les autres étapes et ne va pas jusqu'à s'offrir (et on ne peut que s'offrir) à la gratuité de l'appel qui traverse la dimension du mal, individuel et collectifs, la dimension de la merveille surgissant à l'occasion d'une naissance singulière, d'une aventure de l'esprit, ou d'une métamorphose dans la cité, celui-là n'est pas encore fidèle à l'expérience de Dieu. Vivre de l'expérience de Dieu, c'est être témoin, dans la priorité donnée à la rencontre des hommes, et en son centre, à cette rencontre gratuite qui ne sacrifie pas les utilités précédentes, ni ne se dégage des militantismes et des luttes, mais doit passer par la démesure de la remise définitive à ce qui en l'homme est plus grand que l'homme, et partant à ce sans quoi l'homme n'est pas homme. Nous ne disons d'ailleurs pas que le non-croyant ignore cette expérience de l'homme. Il a sa façon de la vivre, qui aide le chrétien à se dégager des représentations infantiles du futur.

## **Essai de conclusion**

Mais, pour le chrétien, dans cette confrontation avec tout homme, le dernier parlant aussi fortement que le premier, à travers ces rencontres, l'interrogation de l'appel démesuré, et reçu par eux et par moi, est la condition pour que continue l'annonce de Dieu en Jésus-Christ, souffrant, humble, mourant d'une mort sans désespoir, où s'inscrit la Résurrection : cette mort et cette résurrection dont je peux être l'humble compagnon et s'il le veut le compagnon souffrant.

## **Risquer sa liberté**

Vivre de cette façon, c'est choisir et accepter d'être témoin. Et premièrement, *dans le monde, parmi les hommes*, être celui qui risque sa liberté sur l'immensité du monde de la non-croyance, de la non-parole sur Dieu, sachant et attendant ardemment que Dieu parle.

C'est risquer en même temps sur la parole annoncée et explicite ; en fait, c'est risquer sur l'échange des deux, croyance et incroyance, dans une remise si définitive et si gratuite qu'elle implique une sorte de passage par le vide. Les autres sont, à côté de soi, une promesse mais une promesse vertigineuse.

## **Fidélité aux attitudes**

Deuxièmement, nous sommes voués plus que jamais, et sans faire de romantisme à ce sujet, à ce que nos attitudes soient perpétuellement interrogées par des attitudes de fidélité aux hommes, aux rencontres. Être témoin, c'est être fidèle aux attitudes plus encore qu'aux formulations, non certes pour rejeter les formulations, mais pour mettre l'accent d'abord sur les attitudes.

Telle est une première conséquence de la façon de vivre témoin dans ce monde. L'attitude et la fidélité à nouveau questionnées ont priorité dans ce monde. La transformation de soi par l'autre et de l'autre par soi est première. Une autre conséquence apparaît là : nous sommes appelés à vivre en dialogue, quand c'est possible, en confrontation en tout cas et en ouverture à l'inconnu, à l'imprévisibilité, à l'« advenir » par un discernement toujours à l'œuvre. Enfin, dernière conséquence : il s'agit de vivre ces rencontres en communauté ou en communion autour des lieux où les confrontations sont plus fortes. Déjà autour de Pierre et de Corneille il n'y avait pas qu'eux, mais leurs compagnons. Quant à nous, nous vivons dans la cité, lieu des luttes et des enjeux politiques. C'est à l'intérieur de la cité que ces rencontres ont à se jouer. Certes le rapport politique risquera toujours d'être la domination de l'un sur l'autre. Par là il peut être aliénant et méprisable, s'il ne se joue pas dans la sensibilité aux différentes attitudes fondamentales. Le souci de la découverte de l'autre qui cherche sens à sa vie est premier, pour échapper à la rupture ou au blocage. Cette rencontre est l'aventure à tenter sans retour.

# Nuit de Pâques 83 à Nzali

Philippe Plantevin.

*Nzali en TANZANIE.*

*Village comme des milliers d'autres villages d'Afrique, 4 000 habitants, 1 200 m d'altitude.*

*Chaleur constante ; les pluies sont venues mais la sécheresse arrive et va craqueler la terre. Cette année le maïs est pauvre, le sorgho passable... la famine rôde toujours...*

*Nzali, c'est aussi une équipe de trois jeunes prêtres de la Mission, perdus dans ce coin de montagne avec leur charrue, leur lampe à pétrole, leurs six poules pondeuses et leur moto pour visiter les amis des villages alentours et les communautés de base...*

*C'est le soir de la veillée pascalle,*

*La nuit tombe très vite, on est proche de l'équateur c'est l'heure où on ne sait plus si c'est un homme qui passe ou un animal.*

*Déjà le ciel est bourré d'étoiles comme dans le Petit Prince, la croix du Sud a remplacé l'étoile polaire introuvable ici.*

*Pâques à Nzali va commencer comme à PONTIGNY, à PARIS, dans les VOSGES, ou à SAUZE VAUSSAIS dans les Deux-Sèvres... 7 000 km du côté de l'océan Indien et voilà que j'attrape une dimension mondiale !*

*Vous comprenez : jusque là je ne connaissais l'Évangile qu'en Français et tout d'un coup cet Évangile je l'attrape en plein cœur de l'Afrique, en plein cœur de ce coin de TANZANIE, économiquement très pauvre, apparemment sans grand espoir comme un Vendredi-Saint.*

*Avec Yves et Jean-Marie (Jacques est à IPALA) je mange le riz quotidien coloré de quelques tomates du jardin, le tout arrosé de l'eau de la citerne... Un bouquet sur la table marque la fête... La flamme de la lampe rassemble plein de petits papillons... tout à l'heure : le feu de Pâques !*

*De loin, de très loin, vient un bruit sourd de tambour puis un chant appor-*

té par le vent et qui grandit peu à peu du côté du Sud Est : c'est la communauté chrétienne de MAJELEKO !

D'autres villages marchent depuis des heures en chantant et convergent vers l'Eglise de Nzali et c'est bouleversant de voir surgir de la nuit ces groupes serrés de jeunes, garçons et filles, pauvrement vêtus de blanc, fatigués par le chemin, mais chantant à plein poumons : « TWENDE ! marchons à la suite de KRISTU ! » oui, je suis bouleversé !

Voici qu'arrivent les chrétiens de JENJENI, CHINANGALI, MAHAMA, MLIMWA : 18 km pieds nus sur les pistes : il faut voir ces pieds : sûr que des pieds comme ceux-là seraient étonnés sur nos moquettes !

J'ai toujours ma « dimension mondiale » qui me tenaille : à la même heure des jeunes chrétiens marchent à PONTIGNY sous les mêmes étoiles, au cœur du Limousin, et dans les divers « PAQUES A L'AUBE ».

...C'est magnifique, une crise de « dimension mondiale » : je mélange des prénoms et des figures du Nord et du Sud de la terre. Je pense chômage des jeunes, désespoir, et là, maladie, faim, Tiers Monde : ils me regardent en se tapant du coude, ces jeunes du Tiers Monde et ils sourient : comment peut-on ignorer le langage « SWAHILI » ? Je n'ai donc pas bien travaillé à l'école ? Et puis ce teint tout blanc : ils s'inquiètent : « Est-ce qu'il y a à manger dans ton pays ? » et moi, je me sens tout bête avec mon « cady » dans la tête...

Alors je me dis que les soucis des jeunes sont différents. Mais en noir ou blanc, le rire et la peine ont le même visage et par delà les continents et les mers, l'aurore de PAQUES rassemble ceux qui, malgré tout, vivent et espèrent et aiment...

Ici, simplement Christ donne courage pour se libérer ensemble de la faim, comme ailleurs on se libère de la peur de vivre ou de l'oppression, grâce à Lui. Yves près du feu de Pâques, leur parle du « Pain de vie » ; croyez que pour eux, ça veut dire quelque chose.

...250 autour de ce feu, ils sont étonnés de se voir si nombreux et tellement heureux, alors on chante sous les étoiles, mais la joie est retenue. Pâques, c'est Pâques, c'est le sommet de l'année : « Yesu amefufuka Alleluya ! ».

Pendant l'Eucharistie leur silence, leur dignité, leur foi illuminent cette nuit... quelle présence ! 24 baptêmes ont été célébrés : parmi eux, je pense à Philémon, 30 ans, berger, grand musicien, taillé en athlète... il a reçu le baptême et la communion au garde-à-vous, avec sa fierté d'homme-fils de Dieu, riche seulement de la rencontre de Jésus Christ ; en lui serrant la main, j'avais en face de moi un prince de l'Eglise : une église en terre, en branches, en feuilles...

Je pense encore à Lucie, grande jeune fille qui chante à pleine gorge : elle est très belle, très droite... j'imagine Marie aussi fière, chantant le « MAGNIFICAT » avec son pied nu marquant la mesure et son bébé dans le dos qu'elle ramène devant pour qu'il tète, qu'il ne crie plus et n'empêche pas la musique...

L'équipe là-bas ? ils sont agriculteurs et prêtres. Ils sont là pour l'Évangile, la Bonne Nouvelle ! donc aussi pour travailler à vaincre la pauvreté, la famine... ils labourent avec des bœufs à bosse, sachant que c'est l'avenir, et non pas avec des tracteurs que des Églises enverraient volontiers, mais comment réparer une panne grave ? Ils vont ouvrir un centre de formation agricole à IPALA où des jeunes apprendront justement comment s'en sortir à partir de ce qu'ils ont, c'est-à-dire presque rien. Ils travaillent comme chaque adulte au champ collectif du village : 60 hectares.

Ici, avec les voisins, on parle de pluie attendue, de terre craquelée, de semences, de récolte perdue, on aimerait tant que le désert fleurisse ! Ici l'Évangile leur parle surtout de présence. Des techniciens font parfois une « descente » à NZALI pour expliquer aux gens la charrue et puis, vite, ils s'en vont : salut et bon courage ! Yves, Jean-Marie et Jacques ont appris la langue du pays et c'est là qu'ils vivent au milieu des gens.

Oui, être avec les paysans wagogos, c'est toute une vie. Mais après tout, quand on aime, on demeure si on peut avec ceux qu'on aime et je crois bien que derrière tout ça, il y a une histoire d'amour.

La lune est montée dans le baobab et la jeune communauté chrétienne danse le RESSUSCITE au son des tambours et des sifflets : ils sont déchainés, oui, ils brisent leurs chaînes ! C'est l'aube de PAQUES A NZALI.

...Dans l'avion du retour, je n'ai pas pu toucher à mon plateau de victuailles : saumon fumé, carré de veau chasseur, etc. ...Ça ne passait pas : la boule quoi ! A Nzali, Isaïa aurait mis tout ça, sans savoir ce que c'était, au-dessus de sa natte, sur le mur pour faire joli... le plateau est allé dans la poubelle chromée de l'avion !

A Roissy le douanier m'a dit : « Rien à déclarer ? ». J'ai dit : « Oui, Monsieur, plein : un grand chagrin et de l'espérance, Monsieur, si vous saviez ! ». « Vous pouvez passer... ».

Un cinglé, moi, oui bien sûr, peut-être, mais un cinglé lucide : j'avais attrapé un coup de lumière et cette lumière-là puisse-t-elle ne pas s'éteindre, jamais !

# Avec les "damnés de la terre" apprendre à dire Dieu

Jean-Marc Ela (Cameroun)

Jean-Marc Ela est un homme de terrain qui nous parle d'une Afrique ignorée, voire tolérée dans son propre pays, qui a des choses vitales à nous dire pour demain.

Jean-Marc vit au milieu des paysans, dans une case, cultivant un bout de terrain comme eux. Il prend les réalités à bras le corps, il nous parle de « la pastorale du grenier », de la « pastorale des mains sales », d'une « théologie faite sous l'arbre ».

Ses perspectives sur un développement par la base ne sont pas courantes, elles nous interrogent. Voici l'essentiel d'une intervention orale prononcée à Rennes :

Je suggère une question qui me préoccupe beaucoup, concernant les paysans des montagnes et le peuple des bas-quartiers des villes qui forme le petit peuple, question qui, pour les chrétiens, en tout cas pour les Eglises, est un grand défi. Je vous sou mets la question : « **Comment dire Dieu aujourd'hui ?** »

Ce peut être surprenant que je vous soumette cette question si extérieure, si étrangère à vos préoccupations habituelles. Mais je suis persuadé qu'il y a là quelque chose d'inévitable, au moins pour ceux qui se réfèrent à l'Evangile. Je voudrais que cette question soit perçue comme une question venant d'Afrique, une question que nous, aujourd'hui, nous posons aux chrétiens d'Europe. Pour la situer, je voudrais dire comment je l'ai rencontré là où je travaille.

Ce qui marque un peu l'expérience de ma réflexion, et mon expérience de travail parmi les paysans, c'est certainement, lorsque j'essaie de la voir, avec un certain recul, une double origine.

La première origine est celle de ma région natale. Je suis fils de paysan, mon père est cultivateur de cacao au Sud Cameroun, dans une région de forêts. Cette partie du pays

a été très imprégnée par un grand nombre d'événements dans l'histoire. Ce n'est pas du tout par hasard que la musique de l'hymne national camerounais a été composée par des étudiants du Sud Cameroun autour des années 33. Cela exprime une prise de conscience des réalités nationales. C'est vous dire que la naissance de cette musique amorce une période de notre histoire où on sentait très bien que les populations scolarisées ont très tôt exprimé le refus des situations qui leur avaient été imposées par la situation coloniale. On pourrait dire que ce qui caractérise la tradition dans laquelle je suis né, c'est certainement une tradition de lutte, de résistance face à toutes les violences coloniales. Travaux obligatoires que la génération de mes parents a connu : les corvées sur les routes, les travaux forcés qu'on a appelé l'indigénat.

Les populations du Sud Cameroun ont eu à réagir par rapport à ces conditions et cela a marqué notre imaginaire, notre mémoire collective. Il est assez curieux de constater que ce contexte a été très vite mis en contact avec la culture biblique qui nous est venue tout d'abord par les Eglises Protestantes qui ont évangélisé le Sud Cameroun, et plus tard, 40 ans après, par les Catholiques.

Quand je monte au Nord Cameroun, j'ai derrière moi cette tradition. J'arrive dans une région du pays très caractérisée par une situation de captivité dans laquelle se trouve plus d'un million d'habitants qu'on appelle généralement les « Kirdis ». Ce sont des gens des montagnes pour la plupart, qui sont restés sur leur rocher n'ayant pas accès aux plaines parce qu'elles avaient été occupées par des populations venant d'autres régions d'Afrique.

Je monte au Nord Cameroun comme prêtre ayant choisi d'aller travailler parmi ses frères qui sont probablement les plus démunis des populations paysannes. La conjoncture que je trouve est pour moi une grave question parce que je serai amené à confronter mes origines d'homme de forêt avec la situation concrète d'une population dont j'aurai à partager le sort et la vie.

C'est là que naît pour moi la grave question sur la manière de dire Dieu. Elle a été suscitée par un fait que je vous sou mets. Un soir partant en montagne pour rencontrer des gens, je tombe sur un vieux paysan avec lequel je me mets à discuter. Je leur dis que je viens pour leur parler de Dieu. Alors cet homme me regarde avec beaucoup d'étonnement et d'humour pour me dire : « Tu nous parles de quel Dieu ? Nous savons ici que Dieu s'est tu : il nous a abandonnés à la souffrance, à la mort, à la famine, à la sécheresse ». Lorsque j'ai entendu cette réaction, j'ai été remis en cause à la fois dans mes prétentions missionnaires et dans ma propre vie personnelle.

J'ai été ainsi amené à m'interroger sur la façon de dire Dieu à des gens qui faisaient l'expérience d'un silence de Dieu. L'effort que nous essayons de mener avec mes

compagnons de travail : prêtres, religieuses, laïcs, est de créer un espace d'Eglise qui puisse permettre à l'homme de se mettre en contact non plus seulement avec un Dieu silencieux, mais un Dieu qui écoute l'homme coincé dans ses problèmes. Les questions d'eau sont cruciales et dramatiques dans ces régions présahariennes, car le Nord Cameroun est un peu comme la porte du Sahel. A partir de ces affaires d'eau, de nourriture, qui sont importantes dans ces régions où les terres sont essentiellement des champs de cacao, d'arachide, de coton, les gens travaillent non seulement pour faire vivre leur famille, mais ils travaillent aussi pour exporter.

Cette réalité a été pour nous le point de départ d'un nouvel examen, j'allais dire d'un « libre examen » sur tout l'apport de l'Eglise que nous avons reçus par une tradition qui avait souvent la tendance de mettre l'accent sur le catéchisme. Lorsque je me suis heurté aux questions posées par les gens des montagnes, j'ai été amené à me demander s'il n'y avait pas lieu de faire le passage du catéchisme à la Révélation, à la Bible. Car le catéchisme ne repose pas sur l'Evangile. Je m'apercevais très bien que faire réciter aux gens des doctrines toutes faites dans un langage qui n'est pas le nôtre, devait nous conduire à beaucoup d'impasses parce que le langage qui était utilisé ne passe pas : on n'arrive pas à entrer en communication avec les gens.

Voilà pourquoi j'ai été amené à réévaluer, non seulement ma formation reçue sur les bancs des écoles, mais en même temps à ré-examiner en profondeur, et d'une façon radicale, l'ensemble de la Révélation, pour essayer de partir non plus du catéchisme élaboré d'avance mais du vécu de notre peuple paysan. J'ai essayé de trouver les articulations entre ces vécus et la réalité d'un Dieu qui, non seulement parle, mais intervient en faveur de l'homme lorsqu'il surgit dans une histoire où il se révèle comme celui qui sort l'homme ou le peuple des situations de captivité.

J'ai entrepris de former des communautés, en rassemblant les gens à partir des questions très simples : par exemple, comment vivre ensemble, comment essayer de travailler en commun, gérer les problèmes qui se posent lorsque la récolte est mauvaise. Lorsqu'on a reçu un peu d'argent, du moins après avoir payé les impôts, après avoir remboursé les dettes, nous nous sommes demandés comment Dieu nous apparaît, et comment il se remet à nouveau à nous parler.

Nous ne nous sommes pas éloignés des lieux où nous vivons, des moments critiques de la vie communautaire, des problèmes vitaux, subis par les femmes, lorsqu'il leur arrive de faire 5, 6 kms à travers la montagne pour souvent ramener de l'eau polluée, parce qu'il n'y a pas de puits, ni d'eau potable.

... Nos efforts en vue de constituer des communautés aboutissent par conséquent à un essai de nouvelle expérience de foi enracinée dans cette situation. Les problèmes ma-

jeurs pour nos gens : arriver à se nourrir convenablement, échapper aux pénuries alimentaires, essayer de résister le plus possible à toutes les formes de brimades, de violence. Ces conditions nous sont imposées par les forces qui souvent ne respectent pas l'individu dans ses aspirations les plus profondes.

Notre souci est de vivre la foi au sein de ces communautés en nous engageant dans des luttes civiles, essentiellement à combattre la faim, la maladie, l'ignorance, à essayer de repenser l'agriculture pour sortir des pièges légués par la période coloniale. Notre tâche est de redéfinir l'école et la médecine elle-même, finalement de bâtir la vie des paysans de telle manière que des communautés puissent surgir, deviennent des lieux de décision, où l'homme se trouve impliqué dans les processus qui améliorent sa vie.

La recherche d'une nouvelle manière d'exister ensemble, des efforts pour imaginer des formules nouvelles, tous les processus de changement, de développement, du travail agricole, de l'éducation des jeunes, de la médecine en milieu rural, tout cela rentre dans une dynamique d'ensemble, où nous semble-t-il, Dieu vient aujourd'hui nous rencontrer dans nos débats, dans nos enjeux.

Quand on voit l'état de ces populations marginalisées, l'écrasement de ces gens qui sont ponctionnés... Quand on regarde un peu la situation de ceux qui sont refoulés dans les cités africaines, au fond des quartiers où souvent ils ont les pieds dans l'eau, parce que effectivement les habitations précaires constituent des lieux fragiles où ne sont nullement respectées les conditions d'hygiène, où tout simplement les gens s'entassent... Quand on voit tout cela, on se dit qu'au fond le Christ crucifié aujourd'hui c'est le peuple de nos villages, le petit peuple de nos villes africaines.

On en vient à se dire que la Résurrection de Jésus Christ, ce n'est pas un événement du passé, ce n'est pas un événement historique, mais que cette résurrection-là redevient actuelle là où précisément l'homme africain subissait la passion, les injustices, le mépris, les insultes, se met à ressusciter.

Lorsque nous célébrons la fête de Pâques, nous ne célébrons pas un événement du passé, mais un événement qui redevient une réalité vivante chaque fois qu'un pauvre d'Afrique se met à marcher, se met à danser.

Je crois que ceci peut permettre de situer le lieu de ma question. Et c'est là qu'il peut m'être donné de m'interroger avec vous, de vous questionner. Les échanges que nous amorçons ici depuis un certain temps ne peuvent avoir de prix que s'ils nous permettent de partager nos expériences, nos questions, mais également de nous interpeller. Cela peut nous permettre d'avancer, d'aller un peu plus loin dans nos recherches.

J'ai l'impression que jusqu'à présent, il semble que toute proposition dans laquelle Dieu

entre à titre de sujet tend à devenir insignifiante pour la plupart des gens que nous pouvons rencontrer dans les rues des villes occidentales ? C'est pourquoi je posais au début de mon intervention cette question : « Comment peut-on dire Dieu ici, aujourd'hui ? »

Sans doute, dans les églises, comme dans les lieux de prière, dans les groupes on continue à parler de Dieu. En fait, sur le plan socio-culturel, on se heurte à une impossibilité d'un langage signifiant sur Dieu. Les théologiens continuent bien sûr à faire de la théologie, mais on a le sentiment que le Nom de Dieu lui-même est mort ; ce n'est pas seulement Dieu qui est mort. Le discours religieux est en crise dans un monde où le christianisme lui-même risque d'apparaître comme une sorte de folklore de la société industrielle ou post-industrielle.

Pour dire Dieu dans un monde post-chrétien, les chrétiens ne pourraient-ils pas réapprendre à assumer les questions qui viennent de nos villages d'Afrique. Les questions qui viennent de notre petit peuple des bas-quartiers des villes ? Ne faudrait-il pas se remettre à l'écoute des questions qui viennent de la « périphérie », ne faudrait-il pas aujourd'hui apprendre à dire Dieu à partir de ce que François LON a appelé : « Les damnés de la terre » ?

Dieu n'est pas neutre, il est le défenseur des gens pauvres. L'irruption historique des pauvres dans le monde d'aujourd'hui est un événement pour la vie des chrétiens et pour la vie des Églises.

On sera peut-être amené ici à s'examiner, à renoncer à être des alibis d'une ordre établi qui écrase le monde non occidental...

Je vous parlais tout à l'heure des cultivateurs de cacao, de café, de thé : ce sont des hommes qui sont présents à la vie quotidienne des sociétés d'abondance, des sociétés de consommation. Ils paraissent loin, mais en réalité, ils sont présents à la vie de tous les jours. Dans cette nouvelle relation au paysan de base aujourd'hui, il est possible de s'engager à partir de Dieu, à partir de la réalité imposée par les mécanismes de pauvreté, les mécanismes de la faim. Ainsi, le lieu privilégié de la pertinence de la foi se situe peut-être dans les petits groupes qui peuvent naître, qui deviennent le lieu de la résistance à toutes les tentations du repliement sur soi.

Face aux crises vécues par les sociétés occidentales, on peut se dire : « Au fond, la priorité pour nous est d'essayer d'échapper à la crise, de la résoudre, ou de la gérer, de s'enfermer sur soi et tant pis pour ce qui se passe ailleurs ». On pourrait aussi dire : « les forces en présence sont tellement puissantes qu'on ne voit pas très bien ce qu'on peut faire. Le système en place est tellement complexe qu'on se dit : nous

avons des forces limitées, on se résigne ». La résignation est la grande tentation aujourd'hui.

Le lieu où on peut se mettre à parler de Dieu, c'est précisément ces lieux de résistance. Les pays de la faim, les pays de la misère, les pays de la dépendance, les pays où l'oppression s'exerce sous des formes multiples, sont aujourd'hui le lieu privilégié de la Parole de Dieu, de la parole sur Dieu.

C'est capital pour les sociétés d'ici, comme pour les très vieilles chrétientés en général, que le dialogue avec le Tiers-Monde, avec les lieux de la faim s'amorce et se poursuive, s'élargisse. On aura peut-être besoin de se retourner, de se convertir au Dieu du Magnificat, Celui qui nourrit les affamés, Celui qui relève les pauvres, qui relève les faibles, qui les remet en honneur. Pour échapper à un christianisme de musée, s'impose la nécessité de retrouver ce qu'un théologien de votre région, Vincent COSMAO, appelle « La force subversive de l'Évangile ». Nous savons que cela n'est pas très facile, parce que les forces d'inertie sont à l'œuvre. Elles veillent, et sont vigilantes ; mais ce n'est pas une raison pour s'enfermer dans les cénacles. Car croire, vivre sa foi, est essentiellement une fidélité au Dieu de la Révélation. C'est Lui qui est sorti de Lui-même pour se mettre au côté des exclus, au côté des hommes qui luttent pour être debout, à la taille du Ressuscité. Oui, ce n'est pas une tâche facile, mais il n'y a pas lieu de renoncer au combat. Nous avons des comptes à rendre ici dans la mesure où nous portons la responsabilité de la foi... La responsabilité de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui.

Il y a là pour les chrétiens un défi, un défi extrêmement grave. Un de nos auteurs africains a écrit : « Longtemps les adorateurs de Dieu ont gouverné le monde, l'ont-ils fait selon sa Loi, je ne sais. J'ai appris qu'au pays des blancs, la révolte contre la misère ne se distingue pas de la révolte contre Dieu. On dit que le mouvement s'étend et que bientôt dans le monde le même cri contre la misère couvrira la voix du Muezin. Quelle n'a pas dû être la faute de ceux qui croient en Dieu. Au terme de leur règne sur le monde, le nom de Dieu suscite le ressentiment des affamés ».

Pour répondre au défi qui nous est présenté, il est important de se remettre à entendre ce que signifie Dieu lorsque les pauvres se mettent à en parler. Or, nous savons que lorsque les pauvres prennent la parole et disent Dieu, ce que Dieu signifie, c'est qu'Il Est celui qui écoute le cri des malheureux. Lorsqu'on prend conscience de cette dimension de la réalité de la foi, on découvre qu'aujourd'hui la force qui nous permet de résister à la tentation de la résignation, est ce que nous pouvons redécouvrir au contact des pauvres. Voilà le grand capital dont nous avons le plus besoin. La grande force qui permet aux gens de tenir le coup, est autre chose qu'un simple rêve : c'est cette espérance qui habite le cœur des pauvres.

## La VI<sup>e</sup> assemblée du Conseil œcuménique des Églises

(Vancouver 24 juillet - 10 août 1983)

Bernard Boudouresques

L'Assemblée du Conseil Œcuménique des Églises (C.Œ.E.) s'est réunie pour la sixième fois à VANCOUVER (Canada). Comme les précédentes Assemblées, ce fut une étape très importante dans le long et douloureux cheminement des chrétiens dans leur quête d'unité.

Le C.Œ.E. fut créé à l'Assemblée d'Amsterdam (1948). Cette première rencontre réunissait 351 délégués de 147 Églises autour du thème : « Désordre de l'homme et dessein de Dieu ». Aucun observateur catholique ne participa à cette initiative. Mais le dynamisme d'une confrontation d'une recherche et d'une prière communes était inauguré. En 1954 à Evanston (U.S.A.) on approfondissait la réflexion par « Le Christ, seul espoir du monde ». En 1961 on choisit de se réunir en plein cœur du Tiers Monde, à New Delhi. L'Église orthodoxe russe, et les Églises des pays de l'Est Européen, entrent au C.Œ.E. A la veille de Vatican II, Jean XXIII envoie cinq observateurs catholiques.

En 1968, l'Assemblée d'UPPSALA (Suède) est caractérisée par deux nouveautés : une participation amplifiée et une recherche originale sur cette phrase : « Voici que je fais toutes choses nouvelles ». Des délégués de 232 Églises représentaient 84 pays. Un tiers vient du Tiers Monde. Pour la première fois le Pape envoie un message à l'Assemblée.

En 1975 à Nairobi (au Kenya) le thème retenu est « Jésus libéré et unit ». Les liens avec l'Église catholique se resserrent. Le secrétaire général du C.Œ.E. déclarait en 1976 que les relations entre l'Église catholique et le C.Œ.E. « sont bien plus intenses qu'avec beaucoup d'Églises membres ».

Des théologiens catholiques font partie de la Commission Foi et Constitution.

Enfin voilà VANCOUVER avec des délégués de 303 Eglises provenant de 110 pays. Parmi cette multitude d'églises particulières, la diversité est frappant : on compte

- 61 d'Afrique
- 58 d'Asie
- 19 d'Australie et du Pacifique
- 10 des Caraïbes
- 30 de l'Europe de l'Est
- 56 de l'Europe de l'Ouest
- 19 d'Amérique latine
- 13 du Moyen Orient
- 35 d'Amérique du Nord.

Les délégués, invités, observateurs, journalistes, étaient au nombre de 3 500. On notait 25 observateurs catholiques.

Tous ceux et celles qui ont participé à cette Assemblée soulignent l'importance et l'actualité du sujet discuté : « Jésus Christ vie du monde ». Comme d'habitude les déclarations sont très générales, elles estompent les différences, mais sont le reflet des tensions de l'époque actuelle provenant l'opposition Est-Ouest ou de celle Nord-Sud.

Mais personnellement j'ai été très frappé par l'unanimité des participants pour mettre en relief la place de la prière et surtout de l'Eucharistie intitulée « fête de la vie », le dimanche 31 juillet. « Extraordinaire Eucharistie à tous égards... par sa diversité culturelle ; des lectures et des chants en différentes langues et de tous les continents... par ses célébrants, l'archevêque de Canterbury et ses six « ministres adjoints » dont une luthérienne danoise et une réformée d'Indonésie... et par son contenu : loin de chercher un terrain « neutre » acceptable par tous, la liturgie avait repris dans toutes les grandes traditions chrétiennes les éléments les plus anciens et les plus authentiques... » (1). Cette liturgie avait été rendue possible grâce au travail de la commission Foi et constitution, et du document « Baptême, Eucharistie, Ministère » mis au point à Lima en 1982.

Vancouver fut donc une Assemblée du peuple de Dieu, célébrant sa foi en Jésus Christ, Dieu et Sauveur, vie du monde.

Un message adressé à tous les hommes fut adopté à la fin de cette Assemblée. En voici des extraits : (2)

« Cet engagement que nous vivons ensemble à Vancouver souligne à quel point nous sommes à un moment critique de la vie du monde, comme une page d'histoire qui se tourne. Des millions d'êtres humains luttent jour après jour pour leur survie, écrasés par les pouvoirs militaires, ou dépersonnalisés par la propagande des puissants. Nous entendons leurs cris. Nous voyons la détresse des camps de réfugiés et les larmes de tous ceux qui ont perdu les leurs. Nous percevons la peur des possédants, personnes ou pays, et nous savons aussi le désespoir de ceux qui, dans un monde comblé de richesses matérielles, souffrent d'un désert spirituel. Un abîme sépare le Nord du Sud, l'Est de l'Ouest. Notre monde, le monde de Dieu, doit maintenant choisir entre « la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ».

...Dans la vie de Jésus, nous rencontrons, face à face, la vie véritable de Dieu. Il a vécu notre vie, notre naissance et notre enfance, nos fatigues, nos rires comme nos larmes. Il a donné du pain aux affamés, de l'amour aux exclus, la guérison aux malades, son pardon à ceux qui se repentent. Solidaire des pauvres et des opprimés, il a donné, à la fin, sa vie pour les autres. Dans le mystère de l'Eucharistie, le Seigneur ressuscité nous fait vivre le don et l'accueil. « Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance » (Jn 12,24). Seul le Saint-Esprit, par sa puissance qui nous convertit, peut faire germer cette vie en nous. La transformation est coûteuse ; pèlerins du Royaume, nous devons être prêts à risquer même la mort.

...Nous renouvelons notre consécration à la mission et à l'évangélisation : nous voulons nous identifier profondément aux autres et leur annoncer la bonne nouvelle de Jésus Christ, Dieu et Sauveur, vie du monde. Nous n'imposerons pas la foi par notre éloquence, mais nous pouvons la nourrir, avec patience et sollicitude ; et l'Esprit-Saint, Dieu l'Evangéliste, mettra les paroles dans notre bouche. Toute langue, toute culture proclamera notre message. Où que nous soyons, entourés de croyants d'autres religions ou d'incroyants, souvenons-nous que l'amour de Dieu n'exclut personne. Tous sont invités au festin. Jésus Christ, le pain de vie, appelle les affamés à son repas inépuisable.

Nous renouvelons notre consécration à la cause de la justice et de la paix. Jésus Christ est venu redonner à notre vie son intégralité, la mettre en question aussi, et nous, nous sommes appelés au service de la vie de

tous. Sous nos yeux, le don précieux de Dieu est piétiné par les pouvoirs de la mort.

L'injustice est négation de l'unité, du partage, de la responsabilité donnés par Dieu. Quand des nations, des groupes d'intérêts ou des régimes politiques tiennent entre leurs mains des vies humaines, ils prennent goût au pouvoir. Mais Dieu veut que le pouvoir soit partagé, donné à chacun. L'injustice corrompt les puissants et défigure les sans-pouvoir. La pauvreté constante, désespérée, est le sort de millions d'êtres humains : la terre a été arrachée à ceux qui l'habitaient, et voici que naissent l'amertume, la guerre ; la diversité des races est devenue la prison du racisme. Il nous faut un nouvel ordre économique international, maintenant, un ordre où règne le partage et non la prise du pouvoir. Nous voulons nous engager à le réaliser. Posons-nous alors la question : « Et l'Eglise ? Avons-nous réalisé un partage du pouvoir ? Ou restons-nous attachés aux richesses de l'Eglise ? Recherchons-nous l'amitié des puissants, sommes-nous sourds à la voix des sans-pouvoir ? ». Les tâches nous attendent à notre porte. L'injustice flagrante, lorsqu'elle est sans répit et opprime les personnes, engendre la violence. La vie est aujourd'hui sous la menace de la guerre, de la prolifération des armes, de la course aux armements nucléaires. Science et technologie que l'on pourrait employer à nourrir, à vêtir et à loger chacun, risquent de servir à supprimer toute vie sur terre. La course aux armements engloutit des ressources immenses dont on aurait un besoin désespéré pour faire vivre les humains. Les politiques de dissuasion armée sont politiques de mort. La crise est là, pour nous tous. Nous sommes solidaires les uns des autres, de par le monde, et nous réclamerons obstinément, partout, que cesse la course aux armements. Nous prendrons la défense de la vie, ce don précieux de Dieu, là où la sécurité des nations sert de prétexte à un militarisme arrogant. L'arbre de la paix a pour racines la justice.

...Nous nous engageons à vivre cette vie avec ses risques et ses joies, et nous osons proclamer, avec toute la multitude céleste : « O mort, où est ta victoire ? Christ est ressuscité, il est vraiment ressuscité ! ».

Sachons accueillir cet appel de la vie et mettons-nous en route pour construire ensemble l'espérance d'aujourd'hui.

*Réf. : 1. Actualité religieuse dans le monde n° 4, 15 septembre 83, « Fête de la vie et de la foi à Vancouver », Marlène TONINGA.*

*2. Documentation catholique, 15 janvier 1984, n° 1866.*